

TROIS HOMMES AU SERVICE DU SOCIALISME

Par Guy MOLLET

LE calendrier nous amène à unir, dans le même hommage, Karl Marx, Arthur Groussier et Henri Sellier. Cette étonnante coïncidence rassemble un des plus éminents philosophes du Socialisme, l'auteur des textes législatifs essentiels pour l'amélioration de la condition ouvrière, et l'administrateur municipal, dont le nom demeure attaché à la création des habitations à bon marché — initiative révolutionnaire pour la solution du problème du logement des travailleurs.

Karl Marx est mort, il y a quatre-vingts ans — le 14 mars 1883 — sans avoir pu totalement achever son œuvre, à laquelle Friedrich Engels allait mettre la dernière main. Mais sa pensée, selon laquelle « toute l'histoire a été une histoire de luttes de classes, de lutte entre les classes exploitées et les classes exploitantes, entre les classes dominées et les classes dominantes, entraînant pour le prolétariat la mission « d'arracher à des adversaires de classe, avec le pouvoir politique, la force par eux consacrée à conserver intactes leurs monopoles économiques », reste jeune, quoi qu'on en dise, en plein XX^e siècle — précisément parce que Marx n'est pas un dogmatique. Et il n'eût, à coup sûr, pas toléré que certains le caricaturent en une sorte de prophète, torturant ses écrits pour leur propre compte, et les proclamant articles de foi.

« Nous ne sommes pas de ceux — leur eut-il rappelé — qui veulent anéantir la liberté personnelle et faire du monde une vaste caserne ou un grand atelier. Il existe, à la vérité, des communistes qui en prennent à leur aise et qui nient et veulent supprimer la liberté personnelle qui, à leur avis, barre la route à l'harmonie... Mais nous, nous n'avons pas envie d'acheter l'égalité au prix de la liberté ».

En cette même année 1883 où disparaissait Marx, un jeune homme qui allait devenir l'un des plus hautes autorité morales de notre temps, atteignait ses vingt ans. Celui qui serait, un demi-siècle plus tard, le Grand Maître unanimement respecté du Grand Orient de France, l'ingénieur Arthur Groussier, se lançait avec enthousiasme dans l'action syndicale et politique. Dix ans plus tard, en 1893, il devenait député de Paris et participait à la constitution du premier groupe parlementaire d'unité socialiste, rassemblé autour de Jules Guesde et d'Edouard Vaillant, auquel adhérait aussi Jean Jaurès — qui venait d'être élu à Carmaux, sur le programme du Parti Ouvrier. Les quelques lois sociales que les Socialistes réussirent à imposer à la bourgeoisie, avant la poussée victorieuse de 1936, portent sa marque; et notamment le Code du Travail, dont il fut le prestigieux rapporteur et auquel son nom demeure attaché. « On reconnaît en lui l'homme qui n'a jamais menti, l'homme dont toutes les pensées ont été bonnes, dont tous les actes ont été justes... l'homme qui n'a jamais transigé avec une conviction ou avec un devoir » — disait Léon Blum. Tel demeurait Arthur Groussier, lorsqu'il nous quitta, à 94 ans, en pleine lucidité, simplement, comme l'ouvrier qui a bien rempli sa journée.

Henri Sellier avait exactement vingt ans de moins qu'Arthur Groussier. Il était né à Bourges, l'année même de la mort de Karl Marx. Très jeune, lui aussi, il était venu au Parti. A peine sorti de l'École des Hautes Etudes Commerciales, il s'était occupé de la Verrerie Ouvrière d'Albi; il avait travaillé au Crédit Lyonnais, puis comme rédacteur au ministère du Travail. L'action politique l'avait déjà empoigné et, à 29 ans, il était conseiller général de la Seine. Il fut, dans le gouvernement de Léon Blum, un grand ministre de la Santé publique. Il fut, pour notre Parti, l'organisateur dévoué et l'animateur écouté de la Fédération nationale des élus socialistes municipaux et cantonaux. Mais, pour tous les travailleurs, le sénateur-maire de Suresnes, Henri Sellier, qui nous a quittés discrètement, en 1943, aux heures sombres de l'occupation, demeure d'abord le « père » des H.B.M. — celui qui, proclamant le droit de chacun à un logement décent, apporta une contribution d'une exceptionnelle qualité à la lutte pour le progrès.

Est-il besoin de souligner la parfaite continuité d'idéal et d'action entre ces trois vies, toutes droites, consacrées, sans faille, au même combat dans la même conviction? Le hasard fait bien les choses, qui nous permet de célébrer en même temps la mémoire d'hommes qui, par delà les différences de leur formation et de leur caractère, témoignent pour le Socialisme. Et s'il nous fallait un mot d'espoir pour conclure, Arthur Groussier nous le fournirait: « L'homme vient de loin, de l'animalité; il y retourne quelquefois, mais son désir est de s'élever sans limites ». Puissions-nous, fidèles à leurs exemples, l'aider à atteindre les hauteurs.

Desde que la historia existe, dos especies de hombres conducen a la humanidad: los opresores y los libertadores. Los unos la dominan para el mal, los otros para el bien. De todos los libertadores, el pensador es el más eficaz; su acción nunca es violenta. La más suave de las potencias, y por consiguiente la más grande, es el espíritu. El espíritu le causa al mal heridas mortales. Los pensadores emancipan al género humano. Sufren, pero triunfan. Por su propio sacrificio realizan la salvación de los demás. Podrán morir en el exilio, pero ¡qué importa! Su ideal les sobrevive y, después de su muerte, continúa la obra de libertad que comenzaron durante su vida.

Victor HUGO.

(Carta al Comité para el monumento a Ribeyrolles, en Río de Janeiro - 1860).

Nuestro señor Cossío

COMENCE mi carrera de Profesor en la Escuela Normal de Maestros de Cuenca. Durante todo aquel primer curso me había consagrado con entusiasmo de neófito a la función docente. Pletórico de iniciativas, quise que mis alumnos se beneficiaran de ellas. Las resistencias que, en más de una ocasión, encontré, incluso en algunos compañeros de la Normal, las hube de vencer a fuerza de tenacidad. Dichos compañeros acabaron por dejarme hacer, siquiera siguiesen pensando que las innovaciones que yo introducía en la enseñanza eran fruto de mi inexperiencia y que terminarían chocando con las apacibles costumbres de aquella levítica ciudad.

Yo quise dar a la enseñanza otro tono. Yo no quería ser « el señor Profesor », ante el cual temblaban los pobres muchachos pensando, seguramente, en el día de los exámenes. Yo no pasaba lista de asistencia. Yo quería ser y fui durante el curso, dentro y fuera de las aulas, un amigo de los alumnos, un estudiante más, como ellos. Venían a mi casa. Salíamos de excursión. Busqué dinero para la gran excursión que hicimos a Aranjuez, Toledo, Madrid, Escorial y Avila. Excursión inolvidable. Dirigía sus lecturas. Comentábamos juntos un libro recién salido, un ensayo de revista, un artículo de periódico. Hablábamos con naturalidad de las cosas naturales. Se confiaban a mí y yo me entregaba a ellos.

Terminó el curso y con gran sorpresa de mis compañeros, no hubo « suspensos ». Marché a Madrid, donde vivía mi familia. Mi primera visita, como tantas otras veces, fue para don Manuel Bartolomé Cossío, que tanta influencia moral y pedagógica, tan suave como penetrante, ejercía sobre todo nuestro grupo de jóvenes educadores.

La visita fue en el Museo Pedagógico, en la calle de San Bernardo. Fui a decirle lo que había hecho durante el curso. Le hablé de muchos problemas, pero sobre todo de mi zozobra ante los escasos resultados docentes obtenidos, de mi convicción de no estar suficientemente preparado para ejercer la profesión. Concluí expresando mis temores de haberme equivocado en cuanto a mi vocación de educador. Dudaba de mí mismo.

El Sr Cossío me escuchó pacientemente. El, que gustaba tanto, como don Francisco, de administrar « el santo sacramento de la palabra », me escuchaba. De cuando en cuando, sonreía, mirándome con aquella mirada que, siendo dulce, sentíamos que escribaba nuestra conciencia. Al fin, habló el señor Cossío.

Lo que me dijo no hay modo de reconstruirlo sin deformarlo inconscientemente. Tal era la belleza de su sencilla expresión y la profundidad de cuanto decía. « Siga usted, siga usted — me decía — por ese camino emprendido. Sí, sí, sí, — repetía con su típica voz nasal —, lo que ha hecho usted está bien, muy bien... Nada de lo que hacemos se pierde en el vacío... Aunque creamos lo contrario... Ya lo verá usted más adelante... Nuestra misión es la de sembrar, sembrar, responder a los interrogantes que hay en cada uno de nuestros alumnos, suscitar en ellos inquietudes sanas... Tenga usted confianza en usted mismo... Siga, siga, siga... Y venga a verme más a menudo ». Salí de aquella salita del Museo Pedagógico plenamente reconfortado. Parecíame bañado en aguas lustrales. Me sentía otro, aun siguiendo siendo yo mismo...

Pasaron los años. España estaba en plena ebullición. Se había producido la conmoción revolucionaria de 1930. La monarquía

estaba herida de muerte. Varios miembros del Comité revolucionario estaban en la cárcel. Otros, en el exilio. Marcelino Domingo, designado futuro ministro de Ins-

Por Rodolfo LLOPIS

Méjico, Marzo 1963

trucción Pública por el Comité revolucionario, de París marchó a Suiza para visitar al Sr. Cossío, que seguía en una Clínica el delicado tratamiento que requería su ya vieja dolencia, Marcelino

Domingo sostuvo con el Sr Cossío una larga conversación acerca de los problemas más urgentes de educación nacional. El señor Cossío insistía en la necesidad de dar un gran impulso a la educación popular. Marcelino le pidió el nombre de quien pudiese ser su colaborador para esa obra. El Sr. Cossío le dio el mío. Y, en efecto, yo fui el primer Director General de Primera Enseñanza de la República. El consejo, casi diario, del Sr Cossío no me faltó. Su colaboración no se limitó a presidir las inolvidables Misiones Pedagógicas. Toda nuestra labor pedagógica, en lo que tiene de mejor, la inspiraron sus consejos.

(Del «Boletín» que edita en Méjico la Corporación de antiguos alumnos de la « Institución Libre de Enseñanza », del « Instituto-Escuela » y de la « Residencia de Estudiantes » de Madrid. — Circular núm. 59).

El no de un obispo Sobre la libertad religiosa

SABIDO es que la necesidad de resolver, en relación con el exterior, problemas de su comprometida economía, obliga al régimen del Caudillo a que, abdicando pasadas arrogancias, afecte intenciones pretendidamente liberalizadoras. La expresión de estas intenciones le resulta especialmente enojosa cuando se refiere a su política religiosa. Lo religioso fundado sobre conceptos eternos, no debiera admitir conjugaciones con la oportunidad; por eso soporta mal que hoy pueda un Estado como el del Caudillo admitir una efectiva tolerancia con el culto de religiones no católicas, cuando ayer esa tolerancia era firmemente negada en nombre de una verdad absoluta.

Sin embargo, si verdaderamente hubiera una voluntad de rectificación, podría el régimen disimular la material exigencia de su economía cubriéndola con un filial acatamiento a las exhortaciones sobre la libertad, sobre la tolerancia y sobre la convivencia impregnada de amor universal, expresadas por Juan XXIII e nsu reciente encíclica « Pacem in terris ».

Así pareció ser en unos primeros momentos de desconcierto ante el texto pontificio; pero, después, el sentimiento de intransigencia se rehace.

Es interesantísimo, y muy notorio, el hecho de que, a diferencia de otros grandes países de la cristiandad, sea en « la católica España » donde los altos medios eclesiásticos parezcan hacer menor aprecio de la « Pacem in terris », que tan favorable impresión ha producido en el mundo. Se diría que es la sorda reacción de un alto clero aferrado a sus privilegios políticos, que de ningún modo se aviene a perder los poderes que, por conquista de guerra, ejerce manu militari sobre el derrotado pueblo español. Y he aquí que, destacándose desde esa fría inhibición, avanza un prelado, el obispo de Huelva, doctor don Pedro Cantero, para pronunciar una conferencia, no en algún lugar de su diócesis, sino en Madrid, en el vistoso salón de actos del llamado Consejo Superior de Investigaciones Científicas, y con la presidencia — ¡qué cosas! — del llamado comisario de la Energía Nuclear.

Título de la conferencia: « Reflexiones acerca de la libertad religiosa en el ordenamiento jurídico actual de España ». Tales reflexiones, oscilando largamente entre la oscuridad y la penumbra, conducen al conferenciante al mantenimiento de las que él considera como dos grandes realidades que se afirman y se protegen jurídicamente en las leyes fundamentales del régimen. Esas realidades son: « Una, la unidad católica de la nación española, y otra, la confesionalidad católica del Estado español. » Para salvaguardarlas, el conferenciante, como era de esperar, llega a la conclusión de que no debe haber libertad religiosa. ¿Lo dictamina con carácter universal o ecuménico? Así debiera ser, tratándose de una cuestión religiosa, pero no; se trata de un principio aplicable particularmente a España. El señor obispo de Huelva lo dice así:

« Por una parte, la España de hoy no está mentalmente psicólogicamente, ni socialmente, preparada para el ejercicio de una libertad religiosa en el ámbito que en otros países resulta normal y hasta indispensable. »

Y como todo esto requiere una cierta explicación, el conferenciante dice que la libertad de propaganda y proselitismo religioso realizada en España por representantes de las confesiones no católicas « resulta, de hecho, no sólo indiscreta, sino también agresiva e hiriente a los sentimientos religiosos más entrañables del pueblo español; se aprovecha de la ingenuidad, ignorancia y pobreza de algunos sectores de nuestro pueblo ».

El doctor Cantero recaba, pues, para sólo la Iglesia católica el dominio de la ignorancia y de la pobreza del pueblo español. Bendita ignorancia y bendita pobreza — podríamos decir — si ellas dan lugar a proscribir la libertad religiosa.

Pero ¿qué España es esa que no está preparada como tantos otros pueblos para la democracia ni para la libertad religiosa, y que no produciendo lo que podría producir, lanza a sus hijos a la expatriación para que puedan trabajar y comer en esos países donde hay democracia y libertad religiosa? Bien lo dice el Caudillo de los obispos: Es la « España una, grande y libre. »



Figuras del Socialismo internacional

Luis de Brouckère

FE EN EL SOCIALISMO

— III —

Luis de Brouckère fue en 1907 director del diario "Le Peuple". De aquella etapa sólo quedaba en la Redacción estos últimos tiempos Oscar de Swaef, "Caliban", que diáramente sabía dar a su interesante Sección un matiz obrerista y cultural. Durante la guerra europea, en 1916, De Brouckère fue jefe del Gabinete político de Emilio Vandervelde, ministro con el rey Alberto de Bélgica, instalados en El Havre, lo más cerca posible de la frontera de su país.

En 1922, Wauters, Vandervelde y De Brouckère estuvieron en Rusia a intentar salvar la vida de un grupo de socialistas encarcelados por Lenin. Fue aquella la única vez que los rusos abrieron su frontera para que los juristas de otros países pudieran defender ante los tribunales a los perseguidos por ideas en la llamada "patria del proletariado". Había entonces dos Internacionales socialistas, y el 26 de mayo de 1922 llegaron a Moscú los últimos delegados, Teodoro Liebknech y Kurt Rosenfeld, por el Partido Socialista Independiente de Alemania, minoritario calificado de izquierda, que actuaron en unión de los delegados belgas.

Todos ellos tuvieron su vida en peligro desde que llegaron a Moscú. Ni siquiera pudieron terminar la defensa de los camaradas perseguidos, y para escapar de aquel infierno, el 19 de junio, declararon la huelga del hambre. Lenin dudaba de aplicar la pena de muerte contra aquellos auténticos revolucionarios, disconformes con sus procedimientos dictatoriales. Contra las vacilaciones de Lenin se impusieron los grupos de Trotsky, Stalin y Bujarin, que acabaron violentamente con las vidas de quienes dentro del socialismo ruso tenían un pasado honroso.

Hay un folleto editado por los socialistas emigrados rusos relatando la triste odisea de aquel escarnio de proceso judicial, con una fotografía en que figuran los procesados y sus defensores. Lleva un prólogo de Carlos Kautsky, del que tomamos lo que sigue:

«La lucha que los socialistas revolucionarios rusos persiguen actualmente no hace sino continuar el eterno combate contra el despotismo zarista, enemigo de todo progreso. Importa poco que este absolutismo sea hereditario o recién llegado, que el amo sea el zar legítimo o una caterva de improvisados, que el tirano haya nacido entre púrpura o se haya encaramado hasta el Kremlin sirviéndose de la revolución proletaria y campesina... Socialistas que combaten una concepción diferente a la suya utilizando para ello las bayonetas, las ametralladoras, los tanques y el presidio causan el mayor daño, tanto a la idea de la lucha de clases como al proletariado.»

Luis de Brouckère no combatió sistemáticamente a los comunistas, pero jamás transigió con ellos. La lección recibida por él en Rusia en 1922 no era fácil de olvidar.

Durante la emigración, estuvo afiliado en París a la Sección XIV del Sena, a la que pertenecía Bracke, otro militante de primera fila, todavía más veterano que De Brouckère. Durante mi estancia en París, por entonces, yo fui afiliado a la Sección XV, presentado por Paul Faure, secretario de la S.F.I.O. en aquellos años. En Londres, De Brouckère ocupó la presidencia de la Internacional Socialista, que de sus manos volvió a las de Huysmans, para consagrarse especialmente a llenar páginas en las revistas en que encontraba posibilidad de verter sus concepciones internacionales.

No estuvo de acuerdo con el Pacto de Munich, en que intervinieron Hitler y Mussolini con Daladier y Chamberlain. No creía en las buenas intenciones de los dictadores, blancos o rojos. Escribió contra el fascismo belga y contra el regreso al trono del rey Leopoldo, lo que no impidió que

Por Andrés SABORIT

éste, al fallecer De Brouckère, permitiera una corona para cubrir su tumba, en un gesto delicado de la realeza belga, a cuyo Consejo de la Corona pertenecía Luis de Brouckère.

En Madrid estuve con De Brouckère en el Hotel Florida, donde se hospedaba. Imponente de talla, con su barba monumental, dominando más que llevando de la mano su voluminosa cartera, ágil a pesar de sus años, fue a España a informarse sobre el terreno ensangrentado de las posibilidades de victoria de nuestra lucha. Acaso pensaba entonces lo mismo que ya le habíamos oído en el Congreso que la Internacional Socialista celebró en Viena en momentos en que el horizonte internacional estaba cargado de electricidad:

«Por consiguiente, la democracia está en peligro; vendrán tal vez días muy negros. Hay pesimistas que andan a través del mundo diciendo: "Eso será el fin de la civilización." No. No seamos timoratos. Pueden llegar los días sombríos. Pero si el movimiento actual no nos conduce al éxito, incluso si nuestras organizaciones resultan debilitadas o destruidas, no debemos por ello desesperar. Recomenzaremos como recomenzaron nuestros padres en 1848 o después de 1870. Estamos seguros de que eso no será el fin de la civilización, porque las fuerzas vivientes tendrán un gran centro de luz en derredor de la cual podrán reunirse. Es la misma luz que veíamos la otra noche en manos de vuestros muchachos y de vuestras muchachas, camaradas de Viena. No brilla solamente en millares de antorchas; está recalentada en millones de corazones. Podrá haber una crisis temible, tiempos difíciles; la vida política y la vida económica se verán amenazadas. Hasta la vida puede verse en peligro. Pero así y todo, en medio de las dificultades, por caminos audaces, en derredor del Socialismo se reunirán nuevas fuerzas. El Socialismo vencerá y no habiendo podido ir al Socialismo por la paz, como deseamos, lograremos la victoria, a pesar de todo, pues iremos al Socialismo cuando de nuevo triunfe la paz.»

¿Qué clarividencia la de Luis de Brouckère en Viena en 1931! Alemania estaba contaminada ya de nazismo; Italia vivía agitada por el nacionalismo de las huestes del poeta Gabriel D'Annunzio y del renegado Benito Mussolini; Austria se destruía entre nacionalistas y católicos, predispuestos a unirse contra el Socialismo. En Inglaterra, Francia y los Estados Unidos, la obsesión era debilitar al Socialismo y a las organizaciones obreras de esa orientación, dejando crecer mansamente a comunistas y fascistas. Hasta en San Sebastián, en España, Goicoechea, un fantasmón que había sido ministro con don Antonio Maura, gritaba en un mitin que prefería mil veces una España roja centralista a una España disgregada, sembrando el pánico entre los militaristas contra la Constitución que acababa de aprobar la República en las Cortes Constituyentes, donde se reconocía personalidad a las regiones que libremente quisieran hacer uso de esa facultad. En todas partes, las derechas explotando los odios de razas y de clases, envenenando la conciencia de las multitudes, utilizando los peores recursos, armando a veces el brazo asesino, como en 1914 contra Juan Jaurés, apóstol de la paz.

En contraste con este ambiente malsano, Luis de Brouckère, siempre en profesor, educaba al pueblo cuando decía:

«No, no es el triunfo de una ideología, sea la que fuere, el que puede justificar una nueva

guerra general, que nos conduciría fatalmente hacia la brutalidad primitiva, bajo la forma de cualquier totalitarismo. Ni la Democracia ni el Socialismo, su forma más elevada, se impondrán al mundo por el número de sus cañones o de sus víctimas. Tan sólo llegará el día de la una y del otro cuando prueben con hechos que son capaces de asegurar la libertad, la abundancia y la felicidad.»

Para probar con hechos esa capacidad de victoria los hombres del Socialismo han de realizar esfuerzos verdaderamente sobrehumanos. No está el triunfo en el horizonte inmediato. El triunfo hay que merecerlo, y para merecerlo y conservarlo hay que proceder con inteligencia, con acierto, con tenacidad, con abnegación, con altruismo, sin utilizar jamás las armas inmundas del adversario.

Todo tiene importancia en la vida. Hasta el saber morir. De Brouckère sabía que se moría, y renunció a los honores a que tenía derecho por su alto rango social, por su vida, noble y fecunda. Cumpliendo su voluntad, su cuerpo, musculatura de gigante, fue incinerado. Y por mandato suyo no quiso que alrededor de sus restos desfilaran pronunciando discursos unos cuantos fariseos, contra los cuales se había pasado la vida despreciándolos moralmente. Sólo un discurso, el de Max Buset, presidente entonces del Partido y uno de sus discípulos preferidos.

Huysmans, al final del magnífico prólogo del tomo primero de las obras escogidas de Luis de Brouckère, alude a las críticas de que fueron objeto los hombres de su generación:

«A veces se ha dicho mucho malo de la generación a que pertenecía Luis de Brouckère. Se ha reprochado a esos hombres su excesiva moderación. Se les ha llegado a reprochar hasta su obrerismo. Henri de Man les reprochó su existencia y sus alumnos llegaron más lejos aún, queriendo reemplazar simplemente aun a sus propios antepasados. No tengo ningún deseo de defender a esta generación. Jamás tuvo necesidad de defensores. Limitaré la expresión de mi pensamiento a una simple frase: espero que se encuentre quien lo haga mejor. En todo caso, esta generación estaba prevenida contra la influencia de los practicantes del arrivismo, manipuladores de teorías nuevas para disimular su impaciencia de recién llegado.»

La generación de Luis de Brouckère ignoraba la banalidad, no sólo por su composición, sino también por los problemas que tenía obligación de abordar, pues —lo que se olvida a menudo— debió enfrentarse con la mayoría de la clase obrera, que actuaba en contra de sus propios intereses. Además tenía en frente una burguesía sólidamente atrincherada detrás de sus privilegios y decidida a no ceder sino por la fuerza. Así se explican las grandes huelgas políticas de 1902 y de 1911, que caracterizan a la vez la crueldad de la reacción y el despertar penoso, pero lleno de gloria, del proletariado. Esta burguesía se caracterizaba por el orgullo de su posición y la ciega mezquindad de sus métodos. ¿Ha cambiado de doctrina o de perspectivas? Estamos en 1953. No estoy muy seguro. Cierto, el aspecto de la lucha se ha modificado en parte. El viejo capitalismo se escudaba en la dictadura de Moscú para encubrir la suya. Será necesario adaptar la democracia al Socialismo y evitar, sobre todo, que el Socialismo se adapte a la democracia.»

¿Cuántas sugerencias tras de cada una de las frases transcritas de Luis de Brouckère y de Camilo Huysmans! Y pensando en España, ¡qué comparaciones podríamos sacar! Pero mi mayor preocupación es estimular a mis jóvenes lectores a que piensen por cuenta propia. Sólo así podrán tener arraigados los verdaderos ideales del Socialismo.

Ginebra, mayo de 1963.

LOS ESCANDALOS DEL REGIMEN

(Viene de la pág. ocho.)

dávères y analizar los motivos de su muerte, pues se cree bebieron aguardiente elaborado con alcohol metílico. Incluso se asegura que la última catástrofe ocurrida entre las gentes del mar de La Coruña, en la que perecieron todos los tripulantes de un barco pesquero, se produjo a consecuencia de que consumieron vino y vinagre tóxicos.

En toda España se están encontrando botellas conteniendo la «bebida de la muerte» y cada día se conocen nuevos casos de envenenamiento. Pero las terribles consecuencias no se sienten solamente en España. Se sabe que a Marruecos e Hispanoamérica se han exportado muchas botellas de licores procedentes de las bodegas fatales. Y la prensa destaca varios casos de muertes y cegueras en Nueva York producidas por el alcohol metílico.

La industria conservera gallega también se encuentra afectada, pues se han descubierto latas de conserva de pescado conteniendo vinagre tratado con alcohol metílico, habiendo sido intervenidas por la policía gran cantidad de estas latas dispuestas para la exportación.

Hay decomisados varios millones de litros de vino, vinagre y licores. En Madrid, los últimos días de abril intervino la policía 762 botellas y 65 garrafas con un total de 1.452 litros procedentes de Orense, Vigo y La Coruña, ante el temor de que se extendiera la «bebida de la muerte» por la capital de España. En Santiago de Compostela se confiscaron inmediatamente dos mil litros de bebidas.

El Gobierno, ante las proporciones del fraude, del escándalo y del crecido número de víctimas, ha nombrado un juez especial, don José Álvarez Arredondo, y un secretario de instrucción, don Cástor Julio Martín. Pero lo primero que han hecho es declarar secreto el sumario. Se han practicado algunas detenciones, pero varios de los detenidos fueron puestos en libertad mediante el depósito de una fianza de 10.000 pesetas.

Uno de los detenidos, Rogelio Aguilar, según dice «La Voz de Galicia» del 28 de abril, «tenía un almacén de alcohol en el que preparaba un aguardiente de caña y lo mezclaba en gran proporción con el alcohol metílico. Parece que en esta mezcla residía la base de su negocio y no es nada exagerado suponer, por las facturas que se han recogido y los datos que obran en el sumario, que haya vendido en un corto periodo unos doscientos mil litros de aguardiente de caña

que, por su elevada graduación, permitía agregarle cantidad de agua y reducir así el coste de los productos fabricados con lo que la utilidad era mayor que la ordinaria. El precio corriente a que se vendía este aguardiente compuesto era del orden de las 23 a 26 pesetas litro.»

Como consecuencia de este trágico fraude y de sus complicaciones, los daños económicos son muy cuantiosos. El Gobernador Civil de Orense, López Ramón, informó que en la economía licorera orensana las pérdidas se calculan en unos 400 millones de pesetas. Los consumidores no se fían de los productos de la región y hasta el turismo recela visitar un país en el que se corre el peligro de muerte o de ceguera con sólo hacer degustación de una copita de vino o de licor.

El vicesecretario de ordenación económica ha presidido una reunión de fabricantes licoreros de toda Galicia para examinar la grave situación creada. Se acordó pedir la colaboración del Ministerio de la Información y Turismo para que haya campaña en favor de la rehabilitación de la industria regional alcohólica y conservera. Nadie pidió una campaña para que se publique toda la verdad y para que se castigue a los culpables y cómplices, ni para que se indemnice a los damnificados y familiares de las víctimas.

Sin embargo, la población está indignadísima. A los periódicos llueven las cartas pidiendo se diga toda la verdad y aparezcan los nombres de los encubridores; pero los periódicos cumplen la consigna del silencio. Las gentes acusan a las autoridades que tardaron tanto en enterarse del fraude, a las Jefaturas de Sanidad e Higiene que no hacían las inspecciones obligadas, a algunos paniaguados de la situación que se beneficiaban del «negocio». Pero a nadie sorprende lo sucedido. Están acostumbrados al cohecho, al fraude, al estraperlo, a la corrupción, a la inmoralidad de quienes por sus cargos o posición deberían ser ejemplo de honestidad y están obligados a perseguirlos.

Como de tantos otros famosos escándalos, dentro de unos meses, ya no hablará nadie. Entonces, a comenzar de nuevo, y los pocos inculcados de ahora podrán rehacerse. Mientras tanto, los servicios propagandísticos del régimen distraerán a la gente con los últimos fichajes del Real Madrid o con los incidentes del Congo...

A.

Letras de luto

En Roubaix (Nord), ha fallecido el pasado día 14 de marzo, a la edad de sesenta años, nuestra compañera Rosario Sobrino Alonso, viuda de nuestro inolvidable compañero Cándido López Mitján, también fallecido en Roubaix hace tres años.

Fue Rosita, como familiarmente se la conocía en toda la comarca, magnífica esposa y ejemplar compañera, que compartió con su esposo toda la época anterior a la guerra, la guerra misma y el exilio, formando un matrimonio identificado completamente en servir a las ideas socialistas y ugetistas.

El entierro de la compañera Rosita tuvo lugar, civilmente, el 17 de marzo, asistiendo muchos franceses y españoles y delegaciones de nuestros Grupos departamentales de la U. G. T. y del P.S.O.E. del Nord (Lille), y de la Sección Reubaisienne de la S.F.I.O. y del Sindicato "des Services de Santé, Force Ouvrière", a los cuales también pertenecía la finada.

Descanse en paz la buena compañera Rosita y reciba su familia y especialmente sus sobrinos Basilio y Emilio, la expresión del sentido pésame de nuestras organizaciones.—C.

Tras corta enfermedad falleció el pasado mes de abril, en Clermont-Ferrand, el compañero Francisco López de Castro, que

contaba 68 años. Era natural de Bilbao, donde desde muy joven perteneció al Partido y a la Unión, a ésta a través de la Sociedad de Empleados Municipales. Fue siempre un excelente militante.

Fiel a sus convicciones, desde el primer momento de la liberación de Francia se reincorporó a nuestras organizaciones, en las que ocupó cargos de responsabilidad.

Su entierro constituyó una impresionante manifestación de duelo, a la que se unió gran número de franceses. Además de los familiares del finado, le acompañaron hasta su última morada representantes del Partido, de la Unión y de las Juventudes, a los que se unieron compañeros de la C. N. T. El féretro estaba enuelto con la bandera roja.

Al efectuarse la inhumación, el compañero Gorriti, en nombre de nuestras organizaciones, pronunció sentidas palabras de recuerdo y despedida. Tanto el P. S. O. E. como la U. G. T. pierden un compañero de singular valía. A sus familiares, residentes unos en Francia y otros en España, les acompañamos en su dolor.—Gorriti.

IMPRIMERIE SPECIALE

28 - 30, Rue Sainte

MARSEILLE 1^a

Artes y Letras.

Gabriel CELAYA: "Episodios Nacionales"

HAY hombres que son un ejemplo. Los hay, hacia los cuales la palabra « hermano » es como un mensaje, como la materia misma de que estamos todos hechos, como el grito estrangulado de los marinos del « Potemkine ». Hay hombres que atraviesan nuestro valle de lágrimas con la esperanza colgada al hombro, como navegantes desnudos, las manos vacías de nunca haber pedido y haberlo todo dado, y el corazón sangrante de alegría. Los hay que son símbolo y los hay que son pan. Y están también los poetas.

Para nosotros, los jóvenes o todavía jóvenes, asomados a España como al balcón de nuestros sueños, oliendo a albahaca, a espliego, a tomillo y a flor de naranjo, los símbolos tienen el valor de raíces y los poetas dicen por nosotros, por cada uno de nosotros, el canto que se sube a la garganta en las noches más negras, más desesperanzadas y más frías del destierro.

Hay un poeta que es nuestro hermano. Hay un hombre que es nuestro compañero. Ninguno de nosotros podemos ignorarlo. **Somos una generación desarraigada** y él sigue allí, en los confines de la Meseta, en el corazón de la patria, no lejos de la que fue frontera de la libertad, « rompeolas de todas las Españas », y está de pie, y nunca se ha arrodillado, y un día nuestro abrazo efiñará su cuerpo de vasco indómito, y él y nosotros sabremos que no hay combate más hermoso, más invicto, más verdadero que el combate por la libertad.

El vasco Celaya, el guipuzcoano que escribe, sueña y canta; el perseguido por la « justicia » de los hombres, el blanco de la hiel de los fariseos, el que escupe a la cara de los sicarios su protesta y su hombría, es también uno de los pocos poetas, en el desbarajuste actual de las letras, en la desbandada cobarde de los filisteos, que merece ser escuchado. Es la suya una poesía viril para ser dicha a voz en grito, una campanada ruda que carece de todo lo que produce el desmayo de las señoritas de las letras de Madrid y provincias. Un acorde desacordado en la monotonía de patas de mosca, de halagos de tirano y de suspiros de marica que empapa las numerosas publicaciones que ven la luz día tras día, como complemento del fútbol y de los toros, en un país sin dientes. Coged cualquiera de sus libros: « Lo demás es silencio », « Las cartas boca arriba », « Cantos Iberos », o el que publica la colección Ruedo Ibérico, « Episodios Nacionales ». Lo que cuenta es la palabra, y una palabra vale lo que vale el hombre que la dice.

Hay en Celaya la fuerza de toro de Miguel Hernández y el fuego indio de César Vallejo; el caos poético de Neruda y su riqueza de expresión; la profundidad castellana de Quevedo y un algo, menos sobrio, menos trabajado y más en caudal torrentoso, de la lírica inconfundible de Blas de Otero. Hay sobre todo, y esto es lo más importante, la voz íntima y épica a la vez de su propio particularismo. Lo que le hace contundente y narrativo, prosaico a menudo, y hasta conceptuoso. Expresión de un temperamento cálido, humano, atormentado, rico en experiencias, marcado por los acontecimientos vividos, desbordante de humanidad, de hombría, de amor ilimitado por las criaturas terrestres, de vitalidad honrada, de rebeldía y de justicia social.

Hace ya mucho que lo conozco. Han pasado muchos años desde que cruzamos nuestras primeras cartas, en aquellos años de sorda rebeldía de mi Barcelona del 52 y de su San Sebastián, cuando en la Universidad no había más que el imperativo de la sotana y el caciquismo de la falange, cuando los profesores servían al régimen como lacayos y se veía en la calle un piquete de policías armados por cada obrero o cada

estudiante y donde una burocracia nacida de la guerra establecía sus oficinas en los burdeles y los magistrados hacían la pelotilla a los militares.

Han pasado muchos años desde que nos conocimos personalmente, desde que el primer abrazo no hizo sino sellar una amistad entre dos hombres que siempre han compartido las mismas ideas y, a menudo, las mismas injusticias. Muchos años, desde aquel Madrid de 1957 y 1958, cuando, en compañía de su compañera, la escritora Amparo Gastón, se abrían las discusiones acaloradas, apasionantes, en torno a España y siempre a España.

¿Qué había sido hasta entonces, qué era todavía entonces el mundo de las letras de Madrid, ombligo intelectual de la península? ¿Qué había sido la expresión poética y literaria de nuestras provincias subdesarrolladas, entre los años que van de la postguerra mundial a 1959? Hasta que el triunfo de las democracias no dejó lugar a dudas no hay más que silencio y sangre. Las botas y los piquetes de ejecución cebándose en los hombres del pueblo y en los intelectuales. En teatro, el recuerdo siempre perenne del grandioso Federico García Lorca, y el mensaje del exiliado Alejandro Casona. Después, salido de la cárcel y desaduanado, el aliento medio amordazado y cojo de Buero Vallejo. Por fin, la irrupción calurosa de Alfredo Mañas, el autodidacto riojano, hijo de un esquilador de burros. El exponente más grande de nuestro teatro popular y verídico, después del llorado García Lorca. Y nada más. En novela, una obra prematura y tremendista, un coletazo: « Nadax », de Carmen Laforet. Una obra desnuda y ruda, permitida por la censura implacable del tiempo, en acción de gracias por los servicios prestados a la rebelión por su autor: « La Familia de Pascual Duarte », de C.J. Cela. Después, poco a poco, resucitando de entre los muertos, a caballo sobre los escambros, el puñado de escritores de verdad que acabarán incrustándose en el mundo

civilizado: Ana María Matute, Juan Goytisolo, Fernández Santos, Luis Goytisolo y Rafael Sánchez Ferlosio con el « Jarama ». En poesía, una incubación de revistas y revistas poéticas, escapando a la censura por la limitación de su tirada (hasta doscientos ejemplares), por la « representatividad » de muchos de sus directores y por la nonez de sus escritos. A destacar « Norte », de San Sebastián, dirigida por Gabriel Celaya; « Deuación », de Ciudad Real, con Angel Crespo, y « Cántico », de Córdoba, con Ricardo Molina, Pablo García Baena y Juan Bernier. Además, la Colección Adonais, dirigida por José Luis Cano, mensual, publicando ininterrumpidamente un volumen cada mes, y cuyo « 200 ejemplar » ha dado lugar, hace unos meses, a una Antología prefaciada por el gran poeta Vicente Aleixandre. Su tirada alcanza hasta seiscientos ejemplares. Están también la oficial « Poesía Española », y las mensuales « Insula » e « Indice ». En Barcelona, la híbrida y reaccionaria « Destino » que aparece en el interior como la expresión « liberal » de los burgueses no conformistas. Y poco más.

A través de esas publicaciones muchos han sido los jóvenes poetas que se han dado a conocer, aunque, claro está, ese conocimiento nunca ha rebasado el ámbito estrecho del círculo de quinientos lectores que eran los propios interesados. Revelaciones ha habido pocas, y pocos son los que han destacado, proyectándose en un plano nacional o internacional. Quizás la excepción sea el bilbaíno Blas de Otero, y, en menor trayectoria y repercusión, Ricardo Molina, el Cordobés, y Angel Crespo, el manchego. Está también Victoriano Crémér y su « Espadana ».

Gabriel Celaya pertenecía a la generación de preguerra. Sus canas y su empuje muestran una mescolanza de « viejo » y de nuevo, de veterano y de joven que los años vividos y el combate ininterrumpido han convertido en solera. Pero cuanto podría decirse y escribirse del gran poeta, nadie mejor que él mismo, a través de su poesía, lo ha expresado mejor. Leed su libro « Episodios Nacionales ». Celaya os cuenta, nos dice a todos, quién era León Sánchez:

León Sánchez, de oficio carpintero, vivió y vió lo verdadero. Cuando se dispersaron todos sus compañeros siguió luchando, siguió creyendo. Buscó en tajos y talleres a los enteros, y les habló de un mundo nuevo. León Sánchez reunió lo disperso. León Sánchez dijo España. León Sánchez levantó la esperanza. León Sánchez, creyendo en los hombres reales y en su tierra activa, trabajó en lo realizable. León Sánchez nos puso en la lucha y el canto, en la unidad del hombre, en el acto. León Sánchez está ahora encarcelado pero, libre, invencible, vive en otros luchando: ¡En tantos que, hasta el aire suena a « muchas gracias, Sánchez »!

Leed la poesía del amigo, del compañero, del padre y hermano, del vasco fuerte, entero, incorruptible Gabriel Celaya. El también, compañeros es uno de los muchos « León Sánchez » sobre los cimientos de los cuales se está edificando la gran Casa del Pueblo que será nuestra futura España. Celaya es, para todos, al igual de la bandera roja de nuestra revolución, más que un símbolo: el verdadero pueblo.

Casablanca

Acto para conmemorar la muerte de Largo Caballero

En el XVII aniversario de la muerte del gran militante y dirigente obrero y socialista Francisco Largo Caballero, se celebró en Casablanca un acto íntimo y conmemorativo.

Presidió Sebastián Pérez, Presidente de la Agrupación, quien se encontraba rodeado de los componentes de los Comités locales de nuestras organizaciones Muñiz, Ibañez, Ojaos, Julián, Ramón Sánchez, Pedro García y Martínez de Velasco. Sebastián Pérez, en sobrias y ponderadas palabras hizo breve historia de Largo Ca-

ballero y de lo que representó para el Partido y para la Unión.

Félix Vargas, Presidente del Comité de la U.G.T., evocó con sencillez y emoción la actuación de Largo Caballero en la Secretaría de la U.G.T. Señaló, después, los deberes de nuestros militantes hacia las organizaciones a que pertenecen, exhortando a todos a seguir luchando, no olvidando la conducta de tan gran compañero que fue un sacrificio constante al servicio de la clase trabajadora.

J. M. V.

LAS ELECCIONES HOLANDEASAS

Las elecciones generales celebradas en Holanda el 16 de mayo para la Cámara de Diputados y para el Senado, se caracterizan por la estabilidad política. No obstante, el Partido del Pueblo (católico), en el poder, ha mejorado algo sus posiciones y los socialistas, en la oposición, han sentido ligeras pérdidas. Los socialistas pacifistas, producto de una escisión socialista, han ganado votos y puestos.

Los resultados para la Cámara de Diputados son los siguientes (entre paréntesis los de las elecciones anteriores, en 1959):

Católicos: 1.996.985 votos, 31,9 por 100, 50 escaños (1.895.914; 31,5; 49). Socialistas: 1.750.808; 27,9; 43 (1.821.285; 30,4; 48).

Liberales: 643.236; 10,2; 16 (732.658; 12,2; 19). Antirrevolucionarios: 545.438; 8,7; 13 (563.091; 9,3; 14). Cristianos históricos: 536.521; 8,5; 13 (486.429; 8,1; 12). Asociación reformada: 143.533; 2,2; 3 (129.678; 2,2; 3). Comunistas: 173.457; 2,7; 4 (144.542; 2,4; 3). Socialistas pacifistas: 189.020; 3,0; 4 (110.499; 1,8; 2). Campesinos: 133.004; 2,1; 3 (93.325; 0,6; 0).

Para el Senado:

Católicos: 26 escaños (en 1958, 26). Socialistas: 4 (23). Liberales: 7 (8). Antirrevolucionarios: 7 (8). Cristianos históricos: 7 (8). Comunistas: 1 (2). Socialistas pacifistas: 1 (0). Faltan dos escaños por cubrir, que serán atribuidos por sorteo.

Las grandes fra

CUANDO LOS PODIAN

UNA España sin Parlamento no es sólo una España muda y maniatada. Es también una España hurfana y amargada que acabó con el ingenio político. Ahora no hay diputados ni senadores que ejerzan su derecho de crítica parlamentaria. Son representantes a las Cortes, es decir cortesanos, pero cortesanos en el más humillante significado del calificativo. No discuten nada. Lo aceptan todo. Cuando hay que decir sí, dicen sí. Y cuando no, dicen no. Para esto no hace falta talento, ni habilidad, ni ingenio, ni nada. Sólo se necesita ser suficientemente reaccionario, falangista o clerical para que el dedo del que manda en España lo designe cortesano de él y de esas Cortes domesticadas que son la ficción parlamentaria más grande que existe.

El político español de otros tiempos era con frecuencia incapaz, ambicioso y no pocas veces deshonesto. No era la norma general, pero sí había estas excepciones. La mayor censura que se le puede hacer a esos políticos es el no haberse dado exacta cuenta de los males de España y haber carecido de perspectiva social.

En honor a la verdad histórica hay que reconocer que el Parlamento español fue una garantía contra las dictaduras y el militarismo. Lo primero que hacían unas y otro era disolver la Casa parlamentaria por considerarla un estorbo para sus planes. Por esa significación solamente, aún existiendo otras favorables, los socialistas españoles aceptamos el Parlamento como una prueba de libertad y civilización.

El español se ha reflejado en sus frases políticas tal como es, y en muchas ocasiones como quisiera ser. Estas expresiones cons-

tituyen un tratado de sicología nacional que ayuda, mejor que muchos libros, a establecer una comprensión mejor del carácter hispano.

La fraseología llega a veces a confundirse con el refranero. No cabe duda que ambos se han influenciado. Ciertas frases parecen expresiones sacadas de un sainete de don Ramón de la Cruz o de Carlos Arniches. Por ejemplo: ¡Viva la Pepa!

Esta exclamación fue un grito subversivo a principios del siglo pasado. Significaba, nada menos, que ¡viva la Constitución! Los revolucionarios que seguían a Riego en 1820 para restaurar la Constitución liberal de 1812 gritaban

Por Antonio

¡viva la Pepa! porque esa Magna Carta fue jurada el 19 de marzo, día de San José. Por lo tanto, la Pepa era una referencia directa a la Constitución violada por Fernando VII.

« ¡A mí, plim! ». He aquí otra frase de intención política, aunque hoy se le da carácter de indiferencia. Cuando se lanzaban vivas a Isabel II, la reina castiza Valleinclanesca, los liberales de aquel tiempo oponían la muletilla de: « A mí, Prim ». No hay que olvidar que el general Prim vivió mucho tiempo rodeado de una aureola liberal que despertó el entusiasmo de los muchedumbres. Por eso, « A mí, Prim » era una forma de oposición a la política de Narváez, Isabel y sus favoritos.

Esquilache prohibió el uso de las capas, y el pueblo madrileño armó grandes motines. Luego prohibió arrojar a la calle, por las ventanas, las aguas sucias y malolientes que iban acompañadas del típico grito de « ¡Agua váaa! ». Esta prohibición ocasionó una protesta violenta. Carlos III, comentó:

« Los españoles son como los niños: lloran cuando se les quita la mierda ».

Palacio Valdés decía que « la oratoria política es el arte de decir vulgaridades con propiedad y corrección ».

En una ocasión le aconsejaron a Canalejas prudencia ante la agilidad política del conde de Romanones que, por cierto, era cojo. Canalejas respondió:

« La agilidad es una excelente condición para subir a los árboles, pero no para gobernar a los pueblos ».

Romanones fue un excelente decidor de frases. El astuto conde, decía:

« Si no existieran hijos, yernos y cuñados, cuántos; disgustos se ahorrarian los jefes de Gobierno ».

« No conozco fórmulas sencillas par resolver problemas complejos » — decía en otra ocasión.

« Los sentimentales y los místicos no sirven para el ejercicio del Poder » — agregaba con gran sentido del realismo político.

En un debate parlamentario el conde de Romanones le dijo a don Antonio Maura que sólo se sentaría en el banco azul después de él. Maura le replicó crudamente:

« ¿Sentarme yo en el banco azul después de Su Señoría? ¡Se me ruborizarían las posaderas! ».

Don Antonio Maura fue otro hábil y certero interlocutor. Es el autor de una bella frase: « El pensamiento no delinque. » En otra ocasión señaló que « en política, como en la guerra, lo primero que hay que prever es lo imprevisto ». Al pronunciar Maura uno de su primeros discursos, Cánovas del Castillo preguntó a un vecino:

ases españolas

5 POLITICOS HABLAR

—¿Quién es el que está hablando?

—Maura, el cuñado de Gamazo.

—Pues pronto será Gamazo el cuñado de Maura —sentenció Cánovas.

En 1892 fue Maura ministro. Su decepción fue grande por las muchas visitas, adulaciones y peticiones que le hicieron.

—«Nadie me habló del interés público!» —explicó desilusionado.

Los pediguñeos de cargos siempre han sido una plaga. Nicolás Estévez se vio obligado a poner un cartel en la puerta de su despacho en el que hacía saber: «El gobernador de Madrid no tiene destinos, ni dinero, ni paciencia, ni nada».

sentido ético. Maura pudo pronunciar su célebre frase que hoy es un programa de sana democracia:

—«Yo, para gobernar, no necesito más que luz y taquígrafos».

He aquí un buen consejo de Emilio Castelar:

—«Las coaliciones son siempre muy pujantes para derribar, pero son siempre impotentes para crear».

En un Consejo de Ministros el dictador Primo de Rivera habló de los problemas de gobierno. Lo hizo con la cazurriería que él empleaba. Alfonso XIII le preguntó socarronamente:

—«¿Dónde has aprendido estas cosas de la política?»

—En el casino de Jerez, señor — contestó el marqués de Estella.

Luis Morote era un famoso periodista especializado en entrevistas de los políticos de su tiempo. Les hacía decir y tener grandes ideas. Blasco Ibáñez se refirió al estilo de Morote con esta frase:

—«Morote se parece a Esopo: hace hablar a los animales».

Cánovas dijo esta frase realista: «En política lo que no es posible es falso». Pero su rival Romero Robledo parecía contradecirle, como siempre, al afirmar: «En la aritmética política, dos y dos jamás son cuatro».

Este es un breve compendio de ese período político ochocentista.

Reunir todo el derroche de ingenio, malicia y sátira sería labor de varios volúmenes. Y eso que no hemos recogido aquí el período de las Cortes Constituyentes de la segunda República, donde las frases mordaces no desmerecen en nada de las que aquí dejamos anotadas.

ESCRIBANO

El mismo Estévez renunció al uniforme y las charreteras militares como protesta por los fusilamientos de unos estudiantes en Cuba. Castelar habló con él para nombrarlo ministro de la Guerra durante la primera República. Previamente quiso enterarse cuál sería el programa del nuevo ministro.

—«Mire, don Emilio, como nunca he pensado ser ministro, lo más seguro es que no haré nada».

—Entonces le nombraremos a usted — le confirmó Castelar.

—Si por casualidad llego a tener alguna idea me quedo sin cartera — comentaba luego Estévez.

Sobre el albedrío de los españoles hay frases que los retratan de cuerpo entero.

«Nada me parece justo —en siendo contra mi gusto» —dice Segismundo en la Obra inmortal de Calderón.

Ganivet hacía notar que el ideal supremo de los españoles era «que todos llevasen en el bolsillo una carta foral donde dijera: Este español está autorizado para hacer lo que le dé la real gana».

Narváez fue un bárbaro que medró en la política gracias al favoritismo real. A la hora de morir le preguntó su confesor:

—¿Perdona usted a sus enemigos?

—No tengo ninguno —respondió el famoso «Espadón de Loja».— Los he fusilado a todos».

Era tan cruel que al no poder asistir a una reunión por padecer en aquellos momentos del mal de piedra, alguien comentó:

—«Lo que le ocurre a Narváez es que se le ha caído el corazón a la vejiga».

Como una prueba más de su barbarie política hay otro hecho. Bulwer era embajador de Inglaterra y se entrometía en política más de la cuenta. El general Serrano era en aquellos momentos el favorito de Isabel II. Cuando le preguntaron a Narváez su programa de gobierno contestó:

—Dar un puntapié a Bulwer y fusilar a Serrano».

Ramón y Cajal expresaba así su amargura por la impunidad:

—«¡Felicitoso país el nuestro, en donde la Casa ministerial, la toga y el blasón no delinquen jamás!».

Hay una frase que con frecuencia se le atribuye a Larra, pero fue Silvela quien la pronunció: «España es un país sin pulso». Este mismo Silvela dió una lección de humildad en 1903 al retirarse de la política. De su sinceridad no hay pruebas.

—«Tened caridad al juzgarme — dijo a las Cortes — por el único acto del que me considero culpable: el de haber tardado en declarar a mi país que no sirvo para gobernar».

En esos tiempos había cierto

Sobre la guerra nuclear

Dimensiones de un desastre

Los franquistas están negociando con el Gobierno de los Estados Unidos un nuevo contrato sobre las bases militares de éstos en España. La soberanía de España se calcula a tantos dólares el kilómetro cuadrado. Los españoles no cuentan. A estos se les dirá que es la contribución de España a la defensa del «mundo libre», de la civilización occidental y de la libertad. Lo que no se dirá a los españoles es el tremendo riesgo que se les hace correr con la permanencia de esas bases militares. Un riesgo sin ninguna compensación para el pueblo y aceptado sin su avenencia.

Hemos hecho un cálculo rigurosamente científico, basado en datos publicados por el Instituto Británico de Estudios Estratégicos y otras revistas especializadas para dar a conocer las consecuencias de un ataque nuclear soviético sobre nuestro país, en caso de conflicto, a causa de esas bases yanquis.

Supondremos, en primer lugar, que la intensidad del ataque soviético sobre España es equivalente a 60 megatoneladas de TNT, esto es, del orden de una décima parte del ataque que la URSS dirigiría probablemente sobre Europa Occidental, en las condiciones actuales. Las 60 megatoneladas estarían distribuidas en seis bombas de 10 megatoneladas cada una. Para fijar ideas, recordaremos que las bombas que destruyeron Hiroshima y Nagasaki eran del orden de 20 kilotoneladas, es decir, tenían un poder explosivo 500 veces menor. En estas bombas de 10 megatoneladas, supondremos que 50 % de la energía proviene de fisión y el otro 50 % de fusión, es decir, se trata de bombas relativamente «sucias».

Consideramos dos casos muy diferentes: En el primero, la URSS inicia una guerra nuclear. Aunque esto es poco probable en el estado actual de fuerzas, podría ocurrir por locura o desesperación. En este caso, el ataque estaría dirigido

a objetivos militares y las bombas se harían estallar en la superficie del suelo. Los resultados serían los siguientes, en las primeras 24 horas:

1 millón de muertos, 12.000 km² de destrucción total o casi total (más del 2 % del territorio español), 150.000 km² fuertemente contaminados con radiactividad (30 % de la superficie de España).

De no existir una organización de defensa civil bien concebida y preparada, la radiación a consecuencia de la contaminación radiactiva causaría de 5 a 10 millones de muertos en un período de 2 a 4 semanas después del ataque.

En el segundo caso, la Unión Soviética contesta a un ataque nuclear dirigido contra ella y en una acción vengativa dirige sus proyectiles sobre objetivos civiles. Las explosiones ocurren en la atmósfera a una altura «óptima», esto es, a 6 km. sobre los blancos. Los resultados serían como sigue:

6 millones de muertos, 30.000 km² de destrucción total o casi total (6 % de la superficie de España), 50.000 km² fuertemente contaminados con radiactividad (10 % de la superficie de España).

La contaminación radiactiva se traduciría, en ausencia de una buena defensa civil, en la muerte por radiación de 1 a 3 millones de personas más, en un plazo de 2 a 4 semanas después del ataque.

En todos los casos, el ataque nuclear causaría la dislocación de los sistemas de producción y

transporte, la interrupción de los servicios públicos, el pánico de la población. España como nación dejaría de existir y sólo quedarían grupos de españoles luchando por su supervivencia personal o familiar.

¿Conoce el pueblo español estas cifras, o alguna estimación de los resultados de un ataque nuclear sobre España?

¿Quién ha autorizado al Caudillo a hacer correr estos riesgos al pueblo español?

¿Qué se está haciendo para aminorar la magnitud de la hecatombe a que está expuesta España por la gracia de Franco?

C. V. O.

U. G. T.

TOULOUSE

Se convoca a Asamblea general ordinaria, en el domicilio social, el domingo día 2 de junio, a las 10 de la mañana en primera convocatoria y a las 10 y media en segunda, con el siguiente:

- Orden del día:**
1. Elección de la Mesa de discusión.
 2. Lectura del acta anterior y aprobación de la misma si procede.
 3. Circulares.
 4. Movimiento de afiliados.
 5. Gestión de Tesorería.
 6. Gestión del Comité y sus delegaciones.
 7. Elección de Vicepresidente, dimitido por enfermedad.
 8. Ruegos, Preguntas y Proposiciones.
- Se ruega puntual asistencia.
El Comité.

P. S. O. E.

Reunión de la Comisión Ejecutiva

La Comisión Ejecutiva del Partido Socialista Obrero Español se reunió el viernes 17 de mayo de 1963 despachando numerosos asuntos de trámite.

Se designó a los compañeros Llopis y Parera para que asistan al 54 Congreso de la S. F. I. O. que se celebrará en Issy-les-Moulineaux los días 30 y 31 de mayo y 1 y 2 de junio.

El compañero Parera dió cuenta de la situación económica del Partido.

Se examinó la evolución de la política española a la luz de hechos recientes y de las informaciones recibidas del interior.

La Comisión Ejecutiva, por último, fijó la fecha de la próxima reunión del Comité Director.

P. S. O. E. - U. G. T.

Reunión conjunta

Las Comisiones Ejecutivas del Partido Socialista Obrero Español, y de la Unión General de Trabajadores se reunieron conjuntamente el miércoles, 15 de mayo, para escuchar la información del compañero Rodolfo Llopis acerca de su viaje a distintas Repúblicas de Hispanoamérica. A la reunión asistía el Secretario General de la Federación Nacional de Juventudes Socialistas.

El compañero Llopis explicó detalladamente su visita a Méjico, Caracas, Santiago de Chile, Valparaíso, Buenos Aires, Mar del Plata y Montevideo.

En primer lugar, habló de las reuniones celebradas con la Directiva del Grupo parlamentario socialista y con el Grupo en pleno, en las que se examinaron las cuestiones políticas de su incumbencia. La presencia en Méjico del compañero Jiménez de Asúa, primer Vicepresidente de las Cortes y Presidente interino de las mismas, y su asistencia a dichas reuniones aumentó su interés e importancia.

El compañero Llopis dió cuenta de las actividades políticas y sindicales de nuestros compañeros allí refugiados, de las reuniones que celebró con nuestros Comités del Partido, de la U.G.T., de las Juventudes y de las Mujeres socialistas, subrayando su excelente estado de espíritu, su fidelidad a las ideas y su lealtad al Partido y a la U.G.T.

Informó igualmente de los actos públicos en que había intervenido, de las conversaciones que tuvo con representantes de las organizaciones republicanas, confederales, vascas, catalanas y gallegas.

Asimismo dió cuenta de las entrevistas celebradas con los hombres representativos de las organizaciones democráticas, políticas y sindicales, de los países visitados y con los Partidos Socialistas de Chile, Argentina y Uruguay.

El compañero Llopis, por último, resumió su información en unas conclusiones que señalan el plan de trabajo que debemos realizar en relación con Hispanoamérica.

Las Comisiones Ejecutivas expresaron su profunda satisfacción ante los esfuerzos de todas clases hechos por nuestros compañeros para que el viaje de Llopis haya podido realizarse y se felicitaron de los resultados del viaje que estimamos altamente beneficiosos para nuestro Partido, para la U.G.T. y para la causa del pueblo español.

A nuestras Secciones se informará de todo ello mediante una circular que será distribuida próximamente.

En Paris

Después del gran festival de "Salud y Cultura"

El domingo 12 de mayo, se celebró el gran festival de «varietés» y baile que había organizado "Salud y Cultura", en la sala de fiestas del Ayuntamiento del Tercer Distrito de Paris.

La escena se vio animada por destacados artistas españoles. Entre ellos cabe destacar la actuación del «Trio Canarias», con sus magníficas canciones, que fueron muy aplaudidas. La intervención del tenor Carlos Mendía, que había actuado durante largo tiempo en el Teatro Chalet, fue excelente. Participaron varios aficionados que dieron muestras de gran talento artístico.

La sala estaba completamente llena de público, para satisfacción de los jóvenes de "Salud y Cultura", que cosecharon el fruto de sus esfuerzos. Los muchachos de "Salud y Cultura" trabajan durante un mes para preparar y llevar a cabo un festival sin más interés que el de reunir a las familias de los compañeros y amigos y hacerles pasar un rato agradable. Se consideran pagados con la presencia de los compañeros y sus familias e estas fiestas.

Auguramos para la próxima otro gran éxito. ¡Prestémosles todos nuestra colaboración!

El más viejo.

SEGUNDA FIESTA « SALUD Y CULTURA »

El día 2 junio se celebrará la segunda Fiesta organizada por "Salud y Cultura". Comenzará

a las cinco en punto de la tarde y durante la fiesta habrá una función de «varietés» a cargo de prestigiosos artistas españoles. Se continuará con un gran baile, animado por una famosa orquesta española.

Se desarrollará en la Sala de fiestas del Ayuntamiento del Tercer Distrito de Paris (Square del Temple).

Amigos españoles, os esperamos el domingo, día 2 de junio, en nuestra Fiesta auténticamente y típicamente española. — La Comisión.

P. S. O. E.

ALES

Se convoca a todos los afiliados de esta sección para el sábado 1 de junio, a las 6 de la tarde, en el local de la S. F. I. O. Rogamos a los compañeros acudir a la hora indicada, sin faltar ninguno, por tratarse de asuntos de especial interés.

En lo sucesivo, durante los meses de verano, las Asembleas ordinarias de las Secciones del P. S. O. E. y de la U. G. T. se celebrarán todos los primeros sábados de cada mes. Pedimos a los compañeros tomen buena nota y no olviden que es su deber acudir a las reuniones.

El Secretario, José MATA.

Como ellos lo dicen

Municipalismo franquista

El régimen del Caudillo necesita retener a los clientes que se le van. Para ello ha de ofrecerles una situación y abrirles un horizonte de prosperidad; de prosperidad propia de ellos, aunque no del país. De ahí que se proponga abrir el Ayuntamiento de Madrid a la entrada de nuevos concejales, licenciando a los actuales, algunos de los cuales tienen antigüedad de más de diecisiete años. Muchos han aprovechado el tiempo, y entre ellos se han hecho fortunas tales que sus poseedores se verían muy apurados si se les pidiera que las justificasen. No haya cuidado de que el régimen les pida tal justificación; desde cualquiera de esos casos, a través de una maraña generalizada, se llegaría hasta todas las alturas y jerarquías. Disfrutan ellos su suerte y, ahora, ¡que pasen otros!

Para preparar el paso, el régimen ha recurrido al curioso procedimiento de Madrid, al cual se considera ineficaz por desgastado, ya que no se pueda decir que por otras cosas peores. Dentro de esa operación, el cronista municipal de «ABC» escribió ha pocos días:

«Los problemas, grandes y pequeños, brotan por todas partes a la vez, y el Ayuntamiento es incapaz de prevenirlos y atajarlos. Se limita a ir a la zaga de ellos, y la ciudad entera se escapa de entre sus manos como agua echada en cesta. La sensación persistente es la de que el Ayuntamiento no ve los problemas hasta que se producen y plantean de manera crítica, o de que reconoce su impotencia ante una situación para la que no fue creado».

Pero la operación de desahucio no queda sólo a cargo de cronistas de corto alcance, sino que el propio diario «ABC» le ha dedicado un artículo editorial que, por su valor documental de procedencia irrecusable, reproducimos a continuación en toda su integridad.

HACIA UN NUEVO AYUNTAMIENTO

Se nos desmorona irremediablemente el suelo de Madrid. Se hunde el empedrado, ondulan las calles su superficie, se abarquillan, surgen amenazadores y peligrosos los socavones, se agrieta el asfalto se raja y se hace mil pedazos. Si no se arbitran urgentes remedios, dentro de unos meses Madrid, la capital de España, será una ciudad intransitable. Da igual el barrio o la zona. Lo mismo en sectores aristocráticos que en barriadas populares, los baches, las grietas y los socavones impiden la circulación normal, son causa de innumerables accidentes, dificultan al máximo el tráfico y se hacen pesadilla para los automovilistas, que oyen crujir ruedas, ballestas y amortiguadores de forma alarmante.

El mismo centro de la ciudad no se ve libre de la plaga. El paseo del Prado, entre la Cibeles y Neptuno, constituye una vergüenza para los madrileños, a tal extremo de abandono ha llegado su suelo. La calle de Alfonso XII parece más bien cañada pueblerina para el tránsito de ganado que arteria vital de gran ciudad. La incapacidad municipal, o la falta de recursos, o la frontera de competencias con otros organismos, se extiende a todo, y todo lo dificulta. Las calles recién arregladas se levantan en unas semanas, abarquillando su asfalto prematuramente envejecido. La ordenación de la circulación es un martirio para todos. Se urbanizan zonas de gran tránsito y no se hacen pasos subterráneos de peatones como en todas las grandes capitales del mundo. Los semáforos no tienen sus luces convenientemente armonizadas, de modo que la circulación de los coches va a saltos, como la

de los batracios. Sobran guardias en unos sitios y faltan en otros, y donde se encuentran bien colocados están mal disciplinados, no actúan uniformemente y entorpecen la circulación más todavía que los semáforos. Recorrer la calle de Serrano a ciertas horas es un martirio. El Ayuntamiento parece complacerse en el intento de enviar a clínicas para enfermos nerviosos a los madrileños todos. Y avergüenza pensar qué irá diciendo toda esa ola de turismo creciente acerca de nuestras calles y avenidas. Es cierto que se ha hecho una gran labor en orden a la iluminación. Pero realmente para iluminar bien baches, grietas y socavones no valía la pena tanto esfuerzo.

No quedan más remedio que señalar al culpable: un Ayuntamiento gastado. La renovación municipal, con savia joven, con gentes nuevas y nuevas ideas, puede poner las cosas en vías de solución. Del actual Ayuntamiento, cansado, envejecido, anquilosado, con demasiados intereses creados, sin dinamismo ni energías, no se puede esperar ya nada. Ha llegado el momento del relevo. Durante la gestión prolongadísima del presente Municipio se han realizado grandes obras y se ha dado cima a proyectos de importancia. Si los hombres gastados en esta tarea dan paso ahora a la renovación que se precisa serán recordados, tal vez, con agradecimiento por los madrileños.

Una ciudad como Madrid, en ritmo vertiginoso de crecimiento, exige un dinamismo municipal incompatible con una gestión demasiado larga, productora a gran escala de la apatía, la desgana y la incapacidad para atender a las nuevas situaciones con los necesarios resortes de energía. La capital de España se enfrenta hoy con gravísimos problemas de urbanización, circulación, agua, transportes, descongestión. Hay que ir pensando en trazar las líneas maestras del gran Madrid del futuro próximo, pero nada de todo esto se

podrá resolver sin la urgente renovación municipal.

(«ABC», - Madrid, 12 mayo 1963).

Bien se echa de ver por ese artículo que no se trata sólo de que no se hacen las obras necesarias, sino de que las que se han hecho se desmoronan, se hundían, se ondulan, se abarquillan, se socavan, se agrietan, se rajan y se hacen pedazos inmediatamente después de terminadas. No se trata, pues, en estos casos, de inacción; tampoco de incapacidad técnica, sino de una corrupción moral que hay que buscar en los contubernios de concejales delegados con jefes de servicio y con contratistas.

Estas sustanciosas posibilidades atraen a muchos que vienen empujando para reclamar su turno; y el Gobierno del Caudillo, para darles paso, trata de justificarse ante sus fieles desahuciados con esa campaña de «opinión». Pero si la opinión pudiera verdaderamente hablar, diría muchos más. Ya lo dirá.

Madrid da el tono, y la política municipal del franquismo se extiende uniformemente por toda España. Como una muestrecilla, véase este otro testimonio que tomamos de la propia prensa caudilla.

«El Ayuntamiento de Vigo se halla en grave trance ante la imposibilidad de acometer obras de todo género en la población por la falta del dinero preciso para sufragar los gastos derivados de aquellas realizaciones. Los gastos y obligaciones no están compensados por los ingresos. Y la situación se agrava con el aumento de haberes a los funcionarios. Por ello es totalmente imposible comenzar obras de todo punto necesarias y urgentes como son las de construcciones escolares, abastecimiento de aguas, Casa Consistorial, estación de autobuses, pabellón de deportes, etcétera, como más imperativas.»

(«El Pueblo Gallego» - 1 mayo 1963).

Voces de España

Carta de Euzkadi

Bilbao. — En la «Gaceta del Norte», diario de esta capital, de fecha 16 del pasado abril, aparece una fotografía en su primera página, tomada en el cortijo andaluz de los conocidos rejoneadores hermanos Peralta. La fotografía no llamaría la atención, por ser moneda corriente estas juergas de «señoritos» y «señoritas», si en ella no apareciera entre tres «bailaoras» de flamenco, el señor Stevenson tocando palmas. Sí, señores, en pleno y enjerezado ambiente flamenco-falangista, como al parecer, debe corresponder a todo un enviado especial del Presidente de los Estados Unidos de Norteamérica, nación principal responsable de la continuación de la dictadura franquista en España.

Nada nos sorprende ya, agotada nuestra capacidad de asombro ante la general dimisión de las obligaciones morales de los gobiernos de países titulados democráticos; pero debiera el señor Kennedy para su debida ilustración, oír los comentarios de la mayoría de los ciudadanos de este pueblo vasco, muchos de los cuales sufrieron prisión por distribuir la propaganda que recogían en el Consulado norteamericano de esta ciudad. El asco más profundo los inspira. No puede ni debe ser de otra manera cuando aquí la guerra todavía no ha terminado. Cuando muchos compatriotas nuestros, socialistas, nacionalistas, liberales, sindicalistas, padecen persecución y cárcel, con las terribles consecuencias que resultan para sus familias. Otros, tienen que exiliarse para poder escapar a la obsesión criminal que anima a los esbirros de la policía franquista. A los 25 años de vencerlos por las armas, por la ayuda de la Italia fascista y de la Alemania de Hitler, con la complicidad de las democracias caracterizada por el gran «bluff» de la No-Intervención. De esta mancha, como de la que actualmente contraen con su ayuda a la continuación de la dictadura, no se verán libres jamás. Sólo la ignorancia más supina en política o los falsos informes de sus cón-

sules y embajadores pueden hacerles creer lo contrario.

¡Buen provecho, Mr. Stevenson!

Ha sido muy bien recibido en la opinión pública, principalmente entre los trabajadores vascos, el manifiesto que la Alianza Sindical de Euzkadi ha distribuido con ocasión del 1º de Mayo. El texto del manifiesto refleja, fundamentalmente, una preocupación: la juventud. Esta juventud que aquí, en el País Vasco, ha venido demostrando con su participación en las huelgas últimas, que no carece de conciencia ciudadana y que aspira no sólo a conquistar una relativa mejora material, exigiendo el aumento de sus bajos salarios, sino también al logro de los derechos de libre asociación sindical y política, que les permita alcanzar una auténtica justicia social y el derecho a la autodeterminación del pueblo al que pertenecen.

A esta juventud ha llamado fraternalmente la Alianza Sindical para que en la lucha contra el franquismo ocupen el lugar a que están obligados:

«A esa juventud, esperanza del futuro, van dedicadas preferentemente estas líneas. A ella, al igual que al resto de los trabajadores, les indicamos que atiendan las consignas que emanan de la Alianza Sindical de Euzkadi. Debéis saber que el objetivo primordial que la Alianza persigue es luchar por la desaparición del régimen actual, al tratarse del más inmediato y principal obstáculo que impide la implantación de una Sociedad de Trabajadores realmente humana, justa...»

Consiguir la desaparición de la dictadura debe ser el primer objetivo de todos cuantos la combaten, condición «sine qua non» para entrar por vías de una auténtica democracia en la que el pueblo pueda libremente manifestar su voluntad soberana.

Esos son actualmente los objetivos que inspiran la acción clandestina de los socialistas vascos encuadrados en la disciplina del Comité Central Socialista de Euzkadi. Identificados con la Alianza Sindical vamos juntos, más estrechamente unidos si cabe que nunca, los demócratas vascos, jóvenes y menos jóvenes, pues de nuestra Unión depende la efectividad en la difícil lucha que mantenemos y, por consecuencia, el poder acortar el régimen de dictadura que padecemos. Todos unidos, ¡AURRE-RA!

PLACIDO, Mayo 1963.

Por ello estimamos que una obra de esta naturaleza requiere imprescindiblemente el concurso y la colaboración activa y franca de la Administración, del Parlamento (auténticamente representativo de la voluntad popular) y de los Sindicatos democráticos de los trabajadores al servicio de la Función Pública. Lo que equivale a decir que el Estatuto «otorgado» que preparan los burócratas franquistas es, de antemano, inaceptable y que un Estatuto susceptible de dar satisfacción al conjunto de los interesados solamente podrá ser elaborado y aplicado el día en que, lograda la desaparición de la dictadura, puedan todas las partes interesadas cooperar en pie de igualdad a su preparación y adopción. Naturalmente, un Estatuto aceptable de Funcionarios debe reconocer explícitamente los derechos de las organizaciones sindicales representativas del personal y especialmente en todo cuanto concierne a empleo, sueldos, desarrollo de carrera, jubilación, servicios sociales, formación profesional, negociaciones con la administración, etc. etc.

Tales son algunas de las aspiraciones fundamentales de los trabajadores españoles de la Función Pública y en particular de los de C.T.T.

FRANQUISMO antes su destino

OTRA ENGAÑIFA DEL FRANQUISMO: el proyecto de ley sobre mejoras al personal de Correos y Telecomunicación

A raíz de las manifestaciones reivindicativas que llevaron a cabo millares de funcionarios de Correos y de Telégrafos en enero pasado, dirigiendo al efecto cartas y telegramas al Vicepresidente del Gobierno Muñoz Grandes, y después de las amenazas y medidas disciplinarias y policíacas a que ello dio lugar el Gobierno, sin duda para tratar de prevenir la repetición de las acciones reivindicativas, se apresuró a anunciar que enviaba a las Cortes un proyecto de Ley sobre mejoras a dicho personal, así como otro relativo al Magisterio con igual finalidad.

Es indudable que si el conjunto de los agentes de la función pública están muy mal retribuidos, la palma en los sueldos ínfimos se la llevan los trabajadores postales, de telecomunicaciones y de la enseñanza. Nada tiene, por tanto, de extraño que el descontento alcanzase, y alcance, entre ellos un grado extremo, y que cunda entre otros el desaliento y la desmoralización. Es bien sabido que la generalidad tienen que recurrir a un doble o triple empleo para poder vivir.

El Gobierno se guardó bien entonces de publicar el contenido del anunciado proyecto de Ley sobre mejoras. Con su silencio al respecto, alimentaba las esperanzas y calmaba la larga espe-

ra de los interesados. Pero, claro está, el proyecto hubo de ser publicado en el B. O. de las «Cortes Españolas». Y luego, reproducido en la prensa profesional. Así nos ha sido dado conocer su contenido, como lo han conocido nuestros compañeros de España, más directamente afectados por sus disposiciones, las que, sin duda alguna, se convertirán en Ley.

Como nos lo dicen compañeros en activo que nos escriben, el tal proyecto no hace más que seguir encubriendo, fomentado y reiterando las injusticias, los abusos, los favoritismos, las inmorales de toda índole. Pues en lugar de mejorar los sueldos de base, con lo que las repercusiones serían efectivas y valederas para el conjunto del personal, tanto en activo como en situación de jubilado, se limita a incrementar las consignaciones en concepto de «dedicación al servicio», lo que favorece toda suerte de discriminaciones y arbitrariedades, como antes decíamos. Así es que el sueldo de base sigue siendo inferior al jornal mínimo vital de los peones de la industria, puesto que seguimos con sueldos de ingreso de 9.600 pts. anuales (más las dos mensualidades extraordinarias).

Los voceros a sueldo del franquismo se han apresurado a pre-

gonar que ese proyecto sólo constituye un remedio provisional y que el conjunto de los funcionarios obtendrá pronto satisfacción definitiva gracias al Estatuto de la Función Pública que está a punto de ser ultimado. Pero esa misma promesa la vienen haciendo hace más de una decena de años. Cada vez que los trabajadores de la función pública patentizan lo insostenible de su situación económica y social, se pretende hacerles callar con ese cacareado proyecto de Estatuto, que va resultando obra escorialense.

Más aún, admitiendo que el tal proyecto se esté ultimando, y que sea sometido en fecha relativamente próxima a la aprobación, puramente formularia, de las pretendidas «Cortes», es indudable que carecerá de un requisito fundamental y que de antemano le quita valor y eficacia, tanto en su aspecto moral, como en su parte dispositiva. Nos referimos a la manera en que se está elaborando, sin participación de representantes calificados y libremente designados de los principales interesados, es decir, de las diferentes categorías de trabajadores del Estado, y eventualmente de la provincia y del municipio, a los que abarque el Estatuto.

Nos hacemos cargo de los múltiples problemas y dificultades que plantea la elaboración de un tal Estatuto, por la necesidad de armonizar, equiparar, valorar, clasificar, etc. las diferentes funciones, atribuciones, escalas, cuerpos, categorías, de los diversos Ministerios y Corporaciones.

América

Crónica del Caribe

Duvalier, otro tirano que se tambalea

LA tensa situación política de Guatemala y Nicaragua no ha disminuido, pero los periódicos han pasado a un segundo plano para ocuparse preferentemente de gringos y cubanos emigrados en U. S. A. y de la descompuesta situación de Haití. La caótica y peligrosa inquietud que hay en Haití estaba prevista, como igualmente está prevista para otros países del Caribe. Los gringos, republicanos y demócratas, antes y ahora son los que han dirigido la vida política y social de estos países del Caribe, aunque también de los países del sur; pero, como decimos, principalmente han dominado en estos del Istmo centroamericano, donde les favorece la falta de madurez política y social de las masas, la intolerancia feroz de las oligarquías dominantes y la incapacidad de éstas a la menor concesión humana a la clase trabajadora en especial a la campesina. Esas oligarquías de corazón podido son « la clase inteligente » con la que los gringos se han entendido para las « ayudas económicas » y la creación de « instituciones que mejoren la existencia de los trabajadores ». Pero la realidad es que el indio continúa trabajando jornadas agotadoras bajo el sol tropical, hambriento, descalzo y sin condiciones higiénicas en sus miserables chozas. Todo ello para que los norteamericanos puedan comer y beber en cualquier lugar de la Unión los plátanos y el café a precios accesibles.

Hace ya más de tres años que el grupo de personas decentes de la parte pura de la democracia del Caribe viene denunciando las barbaridades que a diario comete « Monsieur le Président de la République » de Haití. Pero el brujo (brujo con todos los ritos y porquerías del medioevo) Duvalier y sus protectores los gringos han hecho caso omiso y el chorro de millones de dólares en trasiego de Washington a Port au Prince siguieron llegando a las manos del tirano haitiano. Ese chorro le sirve para disponer de las armas necesarias con que matar a los negros que se le opusieron y a no pocos blancos entre los poquitos que hay en Haití.

El sanguinario Duvalier marchaba « sobre ruedas » mientras tuvo por vecino a otro monstruo sanguinario, el « Benefactor » Trujillo, riéndose y escándose de la O.N.U. y de la O.E.A. organismos que están resultando inocuos y cayendo en el ridículo por haberse separado (admitiendo a los dictadores) de aquello para lo que fueron creados, y que bien claro y específicamente consta en sus ya averiados estatutos. Semanas atrás, los opositores de Duvalier hubieron de refugiarse en algunas embajadas para evitar ser asesinados por los bandidos del tirano. La embajada de la República Dominicana fue allanada por orden de Duvalier para apresar a unos oficiales haitianos allí refugiados. El Gobierno dominicano puso sus tropas en la frontera y le dio a Duvalier unas horas de plazo para reintegrar a la Embajada dominicana a los haitianos apresados; de lo contrario invadirían el territorio haitiano y llegarían hasta la capital, Port au Prince, con la bandera de las tropas libertadoras. Ante tal situación la O.E.A. movilizó sus hombres en idas y venidas. Inclusive en la O.N.U. se hicieron gestiones, hasta que Duvalier cedió a la petición dominicana; pero los dominicanos no han retirado sus tropas de la frontera hasta este momento. Mientras se desarrollaba todo este jaleo, los gringos rodearon Port au Prince con varios bu-

ques de guerra provistos de tropas de desembarco y un portaaviones con tropas aeroportadas y dieron a Duvalier un plazo perentorio para permitir la evacuación de unos dos mil norteamericanos que había en el país, medida tomada sabiendo los gringos que Duvalier mata a cuantos se le antoja matar cuando se pone a matar gente. Pese a esas costumbres asesinas, los yanquis no tuvieron reparo en protegerle bastante años.

También mandaron los ingleses su barquito de guerra a evolucionar detrás de la todopoderosa flota americana. Hace ya tiempo que los ingleses siguen las aguas de los gringos en estos complicados asuntos del Caribe; en lo de Cuba están hechos unos cochinitos con las medidas tomadas contra los cubanos libres en los cayos deshabitados de las Bahamas. Si no se producen las cosas absurdas que suelen ocu-

rrir en este Caribe desconcertante, Duvalier tiene los días contados y lo mejor que pudiera ocurrir es que se muera. El final explosivo de Duvalier es el previsto, como también hay otros previstos, pero el « Coloso del Norte », que es quien manda en todas estas latitudes, es egoísta y sacrifica todo lo ajeno en su provecho y, además, en política exterior es torpe, muy torpe, sin consideraciones morales ni históricas. No creemos que con la cantidad de taras que lleva encima pueda ser el abanderado para combatir de forma positiva al comunismo.

Queremos señalar en esta crónica la transformación operada en el ejército dominicano. Es un ejército que fue creado por el tirano Trujillo para su servicio y con favores y sinecuras que concedía a sus oficiales el « padre de la Patria ». Pues bien, ese ejército de la tiranía se ha transformado en el protector y defensor de la incipiente democracia dominicana, y se presenta entusiasmado en las puertas del antiguo aliado Duvalier para forzarle a que devuelva la libertad al pueblo esclavizado. Brindamos tan magnífica transformación al ejército español.

NEMO.

En la mar, mayo, 1963.

La science au service du progrès social

On accuse parfois les savants d'avoir vendu leur âme au diable! Ils céderaient leur avoir au plus offrant: on leur fait grief de porter la responsabilité de toutes les horreurs provoquées par les bombes atomiques. Ils seraient devenus les laquais des trusts — indifférents, sinon hostiles, aux besoins et aspirations des foules humaines.

Il nous semble que ce genre de critiques dépasse son but, parce que trop excessif!

Pourquoi vouloir chercher querelle aux savants, qui, à l'égal de tous les autres citoyens, sont placés, comme eux, dans la même course pour gagner leur vie: une concurrence que, d'ailleurs, ils n'ont ni voulu ni choisie. Ces critiques négligent la contribution positive de la science aux progrès du monde: souvenons-nous des Pasteur, des Curie, et de tant d'autres savants, qui furent des bienfaiteurs de l'humanité, tout en déclinant gloire, honneurs et richesses afin de se mieux consacrer à leurs travaux de recherche pure.

Un fait reste certain. On ne ressent pas suffisamment l'influence scientifique et technologique dans les campagnes amorcées en vue d'assurer un meilleur standing, s'accordant au surplus avec le sens de la dignité humaine, aux deux tiers à peu près du genre humain. (Pas plus — ajoutons-le — que ne font l'effort voulu, en ces matières, divers gouvernements ou entreprises privées).

La décision prise récemment par le Conseil économique et social des Nations Unies de convoquer, à Genève, une conférence réservée aux applications scientifiques et techniques en faveur des pays en voie de développement, a été saluée avec enthousiasme par le mouvement international des syndicats libres. La C.I.S.L. est représentée à ces débats par une délégation de ses bureaux de Genève et de New York.

Il est naturel que les syndicats s'intéressent d'une façon plus directe aux points de l'ordre du jour de la conférence ayant trait aux ressources en main-d'œuvre: à l'emploi des travailleurs pour le progrès économique; aux conséquences de l'emploi dans les applications techniques et scientifiques concernant les pays en voie de développement; et à la contribu-

tion des sciences pour améliorer les conditions de travail (sécurité contre les accidents, protection contre la maladie, et bien-être social).

Nous sommes persuadés qu'une application, à longue échéance, de la science et de la technique au problème du développement, forme une issue davantage politique que technique. C'est là que réside la clé du succès. Nous reconnaissons l'utilité des réunions de ce genre.

En d'autres termes, on dispose des savants et de leur technique. Mais il appartient aux gouvernements de dire s'ils veulent s'engager dans la voie qui permettra de produire plus de beurre que de canons, et même, en ce qui concerne l'avenir, pas de canons du tout!

Juventudes Socialistas

LYON

El 1.º de mayo, la Sección juvenil de Lyon organizó una excursión a Ginebra, a la que se asociaron compañeros del Partido y de la U.G.T.

Este viaje resultó ser un encuentro emocionante con los compañeros de Ginebra; emocionante por la fecha y también por las circunstancias.

Tuvimos la alegría de poder, en toda libertad, dar a este día y encontrar en él toda su significación. Después de una comida en la que tuvimos la suerte de estar con el compañero Saborit, participamos a un desfile por las calles de Ginebra con las diversas tendencias sindicalistas suizas y compañeros españoles de la C.N.T. Siguió un acto importante que se clausuró con « La Internacional ». Los participantes en el acto y en el desfile se han de acordar con emoción de este día.

El recuerdo de encuentros como éste nos da ánimos para seguir en esta lucha de cada día por nuestro ideal, y sin duda, la Sección de Lyon aprovechará toda ocasión de reunirse con compañeros de otras Secciones.

El Comité.



Si el río suena, agua lleva

Buscando una democracia

¿QUIEN diría hace unos años que los editorialistas de «Arriba» vendrían a caer en el tremendo error de buscar una democracia; nada menos que una democracia estable y digna y que ese objetivo constituye nuestro (su) compromiso histórico de hoy? («Arriba», 2-5-63).

Ya no se trata de una «democracia orgánica», frente a la «garrula democracia inorgánica», contra la cual tantos rayos fulminadores lanzaron el Caudillo y «Arriba» no ha mucho tiempo.

Por esos juicios temerarios y otros, tales como el cantar las virtudes excelsas de la república presidencialista, que tan mal acomodo halló en el Consejo privado del Pretendiente lisboeta, el régimen franquista nos da la sensación de que ha perdido el norte.

A medida que el Caudillo penetra en el averno de la senectud y se lo recuerda el arrugado y enflaquecido rostro de doña Carmen, se agita el pulso político del jefe providencial, y con él se conturba el ruedo hispánico en busca de la solución de sustitución. La mística susceptible de soportar un nuevo Caudillo es hierba que ya no se aclimataría a la España de hoy. La «democracia orgánica», panacea franco-falangista para el gobierno de los pueblos, fenece al mismo tiempo que languidece el «centinela de occidente». El reino sin rey que tan celosamente mantuvo el Jefe del Estado con las imprecisiones y oscuridades de la libélula vaga de una vaga ilusión, pudiera ascender al Limbo de los niños, como una criatura que no tuvo

tiempo a pecar antes de que se la llevaran las Parcas.

El brazo invicto del Caudillo lo quebrantó el reventón de su escopeta de caza y en estos días se prepara la inauguración del aeródromo de La Coruña. Así, el viaje Madrid-La Coruña-Pazo de Meiras y las amplias perspectivas oceánicas quedan aseguradas al espíritu argonauta de D. Francisco Franco Bahamonde, en visperas de preparar sus memorias y afirmar la huella sangrienta de su paso por la historia.

Si el Caudillo tiene prevista su escapatoria, no es lo mismo, que se sepa, que haya preparado la sustitución. Por eso se intentan ensayos políticos. Las elecciones sindicales, las de colegios y ateneos; por eso se habla de elecciones municipales y se discute en la prensa acerca de la república presidencialista; por eso «Arriba», el menos indicado de los periódicos del régimen, no tiene vergüenza ni reparo en escribir sobre democracia y asegurar «que andamos luchando por conseguir un sistema sin fallos en el cual el pueblo haga oír su voz y participe consciente y decididamente en la gestión pública».

Y sucederá que a fuerza de mentar la democracia y precisar su contenido, el pueblo español despertará del sueño invernal de la «democracia orgánica» y ellos, los despertadores sin quererlo, hagan el papel del aprendiz de brujo y desencadenen la tormenta que alumbre la democracia, único régimen donde el pueblo hace oír su voz y participe consciente y decididamente en la gestión pública.

E.

Le Parlement Européen va discuter la ratification par les Six de la Charte sociale du Conseil de l'Europe, déjà ratifiée par le Royaume - Uni, la Norvège et la Suède

Le 18 octobre 1961, les Etats membres du Conseil de l'Europe ouvraient à la signature la Charte sociale européenne élaborée au sein du Conseil.

Dès le 11 juillet 1962, le Royaume-Uni déposait son instrument de ratification, suivi, le 26 octobre, par la Norvège et, le 17 décembre, par la Suède. Après dépôt du 5^e instrument de ratification, la Charte sociale entrera en vigueur.

Dans les milieux du Conseil de l'Europe, on attache une attention toute particulière au débat que le Parlement européen aura, à ce sujet, le 14 mai 1963, sur la base du rapport présenté au nom de la Commission sociale, par le député socialiste Léon-Eli Troclet, ancien ministre du Travail de Belgique. C'est la première fois, en effet, que les Six recherchent une attitude commune vis-à-vis d'une convention de l'Europe des Dix-sept. On sait qu'il y a dès à présent 43 conventions ouvertes à la signature des pays membres du Conseil de l'Europe, dont 34 déjà en vigueur; 13 d'entre elles ont été ratifiées par l'ensemble des six pays de la Communauté.

La Charte sociale européenne représente, dans le domaine des droits sociaux, le pendant de la Convention européenne des Droits de l'Homme. A ce titre, elle est la manifestation de la volonté des pays démocratiques européens de sauvegarder et relever le niveau de vie de tous les Européens. En établissant un minimum de normes communes, elle garantit tous les pays contre une atteinte éventuelle à leur propre système d'assistance sociale et par cela rend l'intégration plus facile. Grâce à la Charte, en effet, les pays les plus avancés auront la garantie que le niveau social

qu'ils ont atteint ne sera pas lésé par l'unification avec d'autres pays moins favorisés. Ces derniers, par contre, seront assurés que l'unification représente un réel progrès vers un niveau supérieur dans le domaine social. Le mécanisme de contrôle de la Charte donne en outre à tous les pays une sorte de droit de regard sur la politique sociale des autres pays.

Ce droit de regard pourra être largement utilisé, non seulement au niveau des Comités d'experts, mais surtout au sein de l'Assemblée consultative où l'opinion publique européenne aura le moyen de se faire entendre et d'exercer sur les organes gouvernementaux la pression nécessaire pour que toutes les dispositions de la Charte, et non seulement le noyau obligatoire, soient acceptées par tous les pays, ce qui est évidemment l'objectif poursuivi.

Avant tout, la Charte sociale est un instrument dynamique, qui pourra à tout moment être amendé pour tenir compte du développement social futur, voire pour l'orienter.

En résumé, elle

- consacre le niveau social élevé qui doit être celui des pays unis dans le cadre des démocraties européennes,
- favorise l'élevation du niveau social dans ceux de ces pays jusqu'à présent moins favorisés,
- garantit les pays européens à haut niveau social contre le danger que comporte la vie commune avec des pays qui seraient moins avancés qu'eux-mêmes,
- constitue une nouvelle garantie pour les régimes démocratiques et contribue à écarter le danger de régimes totalitaires.

C'est la première convention au monde qui assure une protection internationale du droit de grève.

On a interdit EL SOCIALIS-
TA, nous vous rendons LE
SOCIALISTE. Nous voulons
simplement, en frères, vous
rendre un peu des moyens
que l'on vient honteusement
de vous ravir.
Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIA-
LISTA; nosotros os devolvimos
LE SOCIALISTE. Queremos
 sencillamente restituirlos,
 como hermanos, algo al ma-
 nos de los medios que tan
 vergonzosamente os acaban
 de quitar.
Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto
de la S. F. I. O.

La revista norteamericana "Time" habla de la agitación obrera en España

En la edición del 26 de abril de 1963 de la famosa revista informativa norteamericana « Time », siempre enterada de los acontecimientos, se publica una información sobre España. Por esta causa fue prohibida su entrada en nuestro país. Aunque se habla de libertad de prensa, lo cierto es que ni Fraga Iribarne puede telerar que se hable con claridad de lo que ocurre en España, ni el régimen tiene fortaleza suficiente para que las apremiantes necesidades de la clase trabajadora española sean satisfechas siquiera sea en mínima parte.

(Nota del traductor).

Una día de la última semana, tres impacientes chirridos de una locomotora rompieron el silencio de la tranquila mañana de Sanlúcar de Barrameda, pequeña ciudad situada en la zona vinícola de Cádiz. En el polvoriento andén de la estación, el jefe iba y venía nerviosamente esperando la llegada de pasajeros que en esta época dejan sus empleos habituales para dedicarse a trabajar en los viñedos. Pero a la estación llegó muy escasa gente, porque en Sanlúcar y en la cercana Jerez de la Frontera 3.900 obreros se habían declarado en huelga reclamando un jornal de 30 pesetas de aumento, pagado desde la puerta de la casa a las viñas, con derecho a dos cigarrillos —no uno— que es la señal convencional para significar 20 minutos de descanso para la siesta. Esta huelga fue la última y más importante de una ola de intranquilidad que ha sacudido al dictador Francisco Franco en esta primavera. En Barcelona, la empresa de motores de aviación Hispano-Suiza recientemente incapaz de 150 obreros debido a la lentitud de su trabajo, pero se vio forzada a admitirlos de nuevo debido a que 2.000 trabajadores de la Olivetti hicieron pública demostración de solidaridad con los represaliados.

Dos huelgas de brazos caídos en una semana interrumpieron el trabajo en una fábrica textil de Sevilla. En Barcelona, 600 obreros metalúrgicos también ocasionaron problemas similares por negarse a firmar la empresa nuevas condiciones de trabajo.

Intervención de los sacerdotes.

— Las quejas son muchas actualmente porque los obreros españoles trabajan más horas por menos sueldo que los demás trabajadores de la Europa occidental, no habiendo forma legal de protesta porque las huelgas están prohibidas. Cuando el Caudillo garantizó un substancial aumento de sueldo a los sesenta mil huelguistas asturianos que se habían declarado en huelga en el pasado año, lo que hizo fue estimular el apetito de los trabajadores en el resto del país. Aunque en enero hubo cierto aumento a trabajadores inexpertos que ganaban sueldos de 36 a 60 pesetas diarias, este aumento no ayudó en nada a los obreros capacitados que tienen un insuficiente medio de vida.

Detrás de los últimos movimientos huelguísticos están los sacerdotes que influyen en las Hermandades de Trabajadores de Acción Católica y algunas pequeñas, pero efectivas, organizaciones laicas que regularmente aconsejan al Caudillo colocar los controles de los obreros bajo el ala protectora de la Iglesia.

Uno de estos grupos es la Juventud de Obreros Cristianos que publica sin censura y con lenguaje franco un boletín mensual llamado « Juventud Obrera ». En él se solicita más libertad, sindicatos independientes al estilo de la Europa democrática, liberar los anacrónicos sindicatos verticales, quienes fijan los precios y salarios en todo el país. El editor de « Juventud Obrera », Francisco Guerrero, de 25

años, explicando su misión, dijo la semana pasada: « Nuestra labor es la respuesta de Dios a la funesta negación de todos los valores humanos. Es la única salvación de las masas españolas oprimidas desde arriba (por Franco) y amenazadas desde abajo (por el comunismo) ».

Un viaje a Cádiz. — Esta clase de lenguaje franco produce serias preocupaciones al régimen; algunos avanzados consejeros del autoritario sistema franquista están buscando ansiosamente mejorar las condiciones de los trabajadores. El ministro de Trabajo prepara una ley para legalizar las huelgas laborales (distintas de las huelgas políticas).

Otra medida del régimen fue la rápida liquidación de la agitación de los campesinos de las

zonas vinícolas de Sanlúcar y Jerez. En Madrid se dió la orden de detener el paro y un alto funcionario del Ministerio salió urgentemente para Cádiz para obligar a los propietarios de las viñas a someterse a las demandas obreras, incluyendo el aumento de los céntimos más el segundo cigarro.

Por el momento, estos problemas han sido solucionados. Pero la preocupación de Franco continúa porque en docenas de importantes industrias se pueden solicitar aumentos de salarios en las próximas semanas. A menos que estos aumentos sean concedidos, es casi seguro que en toda España se verá en este verano un amplio movimiento de huelgas.

(« Time ». - 26 abril 1963)

VICTOIRE POUR LES DÉMOCRATES MAROCAINS

LE 7 décembre 1962, les Marocains adoptaient massivement le projet de Constitution soumis au référendum par le roi Hassan II: 3.706.000 oui sur 3.926.000 votants, soit environ 95 % des voix. Considéré comme un véritable plébiscite en faveur du jeune roi du Maroc, ce vote constituait un dur échec pour l'opposition qui avait prêché l'abstention.

En application de cette Constitution, les électeurs marocains étaient appelés, le 17 mai 1963, à élire les 144 députés de la Chambre des représentants. On pouvait penser que le Front pour la défense des institutions constitutionnelles (F.D.I.C.) — parti gouvernemental appelé le « Front royal » par ses adversaires — bénéficierait du mot d'ordre: « Respectez votre roi ». Toutefois, le parti de M. Reda Guédira, ministre de l'Intérieur et de l'Agriculture et directeur de cabinet du roi, a eu moins de chance que l'U.N.R., en France. Les deux partis de l'opposition ont gagné un nombre appréciable de sièges.

Voici quels sont les résultats provisoires:

F.D.I.C. (Parti du roi, 69 élus; Istiqlal, 41 élus; U.N.F.P. (Union nationale des forces populaires), 28 élus; indépendants, 6 élus.

Si le parti du roi n'a pas obtenu le succès espéré, la démocratie marocaine a remporté

une grande victoire. Le peuple marocain ne s'est pas laissé impressionner par la propagande officielle et a suivi les deux partis de l'opposition là où ils possédaient des positions solides: Fez et Casablanca notamment.

Le roi Hassan II a eu la sagesse de ne pas appuyer son autorité sur un parti unique, tout en marquant sa préférence à l'égard du F.D.I.C. Il a admis la règle essentielle de toute démocratie moderne: la pluralité des partis.

Les électeurs s'étant librement prononcés, espérons maintenant que le parti majoritaire saura devenir un parti de gouvernement et que les autres partis pratiqueront une opposition loyale. En alliant l'efficacité gouvernementale à la liberté de vote, la jeune démocratie marocaine gagnera ainsi une deuxième victoire, ouvrant ainsi la voie aux autres pays indépendants du continent africain.

Joseph BEGARRA.

ABONNEMENTS

et

REABONNEMENTS

au nom de:

Roger SOUTHON

12, Cité Malesherbes, Paris-9

C.C.P. 18 585 08 - Paris

Comentario Para triunfar en los exámenes

DESDE Santiago de Compostela, alguien al parecer joven y estudiante, nos envía con ruego de comentario un ejemplar de cierta hojita distribuida profusamente por aquella ciudad universitaria. La hojita mide dieciséis centímetros por once y tiene este pie de imprenta: « Atlas - C. Reales, 12, Santiago, 1963 ». Damos estos pormenores a manera de elementos fehacientes; pero lo interesante es su texto, que dice así:

« ¡ Mayo para María! — Las Flores del Estudiante — Estudiantes, juventudes todas — Ellos y ellas — Para triunfar en tus exámenes — Para resolver tus problemas juveniles — Para honrar a Santa María de la Juventud — 15 minutos en estas Flores de Mayo — ¡ Con tus amistades ante la Virgen! — Iglesia de San Agustín — Nueve y cuarto tarde ».

En la hojita aparece recuadrada a punta de pluma la línea que dice « Para triunfar en tus exámenes » Ignoramos la intención que en ello ha puesto nuestro comunicante, pero ya que nos pide un comentario, se lo damos con carácter de consejo, diciéndole que el caso no es como para tomarlo a broma. Se lo decimos con mayor ternura que él y con motivos en nuestra memoria.

Recordamos un comentario acreditadísimo colegio de Teresianas. Acercándose el fin de curso, el confesor les aconsejaba a las alumnas que

le rezaran mucho a Santa Teresa y que hasta le escribieran una cartita diciéndole la lección que les gustaría que les preguntaran en los exámenes. La Santa ¡ era tan buena y tan milagrosa!

Las muchachas depositaban sus cartitas en un buzón dispuesto para ello, y cuando iban a examinarse al Instituto de Segunda Enseñanza, con intervención — claro está — de un profesor del Colegio, la Santa hacía el milagro. A todas les tocaba responder a las preguntas que ellas habían querido, con lo cual todas tenían buena nota y el Colegio se acreditaba extraordinariamente.

Por eso le decimos a nuestro comunicante que no tome esas cosas a broma, y menos en estos tiempos caudillales. Vaya con flores a María y tal vez en cuarto de hora que le piden encuentre un confesor que le dé la clave para triunfar en sus exámenes encomendándose a Santa María de la Juventud o al propio Santiago Apóstol.

Si es estudiante de Medicina y no ha podido preparar todo el programa, quizás podrá obtener que en el examen le pregunten sobre las enfermedades de las orejas. Lo malo — malo para el paciente — será que después, ya médico, le diga un enfermo del hígado. Y si le cae... Dios lo acogerá en su santo seno.

Pericles GARCIA

Trágico fraude

Los escándalos del régimen

La « bebida de la muerte » produce numerosas víctimas

Hacia mediados de abril, comenzó la prensa franquista a dar informaciones de que algunas personas habían resultado muertas casi instantáneamente después de haber ingerido ciertas bebidas alcohólicas, como licor de café, ron, coñac, aguardiente, chartreuse, vino, vinagre, etc. Otras personas quedaron ciegas y algunas paráliticas; muchas, las más afortunadas, sólo padecieron trastornos digestivos. Las primeras noticias, procedentes de la región gallega, se limitaban a decir que las bebidas estaban en « malas condiciones ».

Pero los casos de muerte y ceguera, producidos inmediatamente después de haber consumido una sola copa de esas bebidas, se extendieron y alarmaron a las gentes. Por toda España se estaban dando casos de intoxicación.

Pese a la pasividad de las autoridades, se llegó a saber que esas bebidas estaban fabricadas con alcohol metílico y que la procedencia se situaba principalmente en la provincia de Orense, afectando a varias industrias, almacenes y bodegas importantes. Al fin se descubrió lo que

era un fraude criminal, realizado por el desmedido afán de lucro de algunos industriales que gozaban de la protección y tolerancia de las autoridades.

Al principio, la prensa resaltó la importancia del asunto, pero el Ministerio de la Información y Turismo ordenó poner sordina a las noticias sobre la « bebida de la muerte », como la denomina la gente, limitándolas a las informaciones que pudieran alertar a la población e impidiendo los comentarios. Aunque no se ha publicado el número total de víctimas, se puede calcular por las mismas noticias de la prensa, que pasan de cincuenta a las defunciones, habiendo además numerosos casos de ceguera y parálisis. El número exacto de víctimas no se sabrá nunca, pues aparte la ocultación por la prensa, es seguro que desde hace meses, antes del descubrimiento del fraude, han perecido personas intoxicadas, atribuyéndose la muerte a otras causas por no sospecharse la verdadera. En La Coruña se ha concedido autorización para desenterrar ocho ca-

(Pasa a la segunda pág.)

Crónica de Marruecos

Celebración del XXXII aniversario de la República Española

La conmemoración de la proclamación de la República Española se celebró en Casablanca con varios actos. Hubo, además, un banquete en el Hotel Majestic al que acudieron unos ciento treinta comensales. En la presidencia se encontraba el diplomático don Agustín Gómez, en representación del Gobierno de la República en el Exilio; don Antonio Sánchez, presidente de A.R.D.E.; el señor Kasayn y su esposa, presidente de la Liga Marroquí de los Derechos del Hombre; el señor Kais, presidente de la Sección de Casablanca de dicha Liga; nuestros compañeros Félix Vegas, presidente de la U.G.T. y Martínez de Velasco, secretario

de la Agrupación Socialista y M.S.O.E., así como otras personalidades marroquíes y españolas.

Se pronunciaron muy interesantes discursos. Don Agustín Gómez exaltó la lucha heroica del pueblo español, a la cual hemos de permanecer fieles para rehacer España y para contribuir al bienestar del mundo.

Martínez de Velasco, en un elocuente y documentado discurso, hizo historia de la lucha del P.S.O.E. y de la U.G.T. para derribar la monarquía y contribuir de forma decisiva al advenimiento de la República, y para defender posteriormente a ésta contra la reacción. Se refirió a la Unión de Fuerzas Democráticas y a la Alianza Sindical, que sabrán dar un golpe definitivo para la instauración en España de un régimen democrático al cual, fieles a nuestro pasado, sabremos dar tono con nuestra conducta y nuestro ejemplo.

El señor Kasayn se refirió al espíritu de fraternidad entre los marroquíes y los exiliados españoles, los cuales deben sentirse justos y cordialmente asistidos por la Liga Marroquí de los Derechos del Hombre.

El Presidente de la Liga en Casablanca, señor Kais, denunció ferozmente los atropellos que en España se cometen contra los derechos del ciudadano y manifestó su simpatía y admiración por los españoles que tanto en su país como en el exilio, siguen luchando para liberar a España.

Todos los oradores fueron aplaudidos. Por último, se escuchó en pie la alocución, grabada en disco, que para esta ocasión pronunció el Presidente de las Cortes republicanas, Luis Jiménez de Asúa. Se cerró el acto con la audición del Himno de Riego y del Himno Cherifiano.

Corresponsal.